

## 150 ans du Siège de Belfort



## Belfort célèbre le 150<sup>e</sup> anniversaire du siège de 1870-1871

La guerre franco-prussienne de 1870-1871 marque un tournant dans le destin de notre ville. Invaincu malgré un siège de 103 jours, Belfort devient un symbole de la résistance à l'ennemi. Seul bout d'Alsace resté français, notre ville va connaître un formidable essor en accueillant les usines des industriels haut-rhinois.

À l'occasion du 150<sup>e</sup> anniversaire de ce siège, la Ville de Belfort vous invite à revivre ce moment fondateur.

**Si vous souhaitez vous immerger plus encore, ce feuilleton est aussi produit sous la forme d'un podcast.**

> Rendez-vous sur le [Soundcloud de la Ville de Belfort](#) 

### Épisode 1

103 jours de siège, 73 jours de bombardements, près de 700 maisons et immeubles abîmés ou détruits, 3 150 soldats blessés ou disparus et 1 600 morts dont 300 civils côté français, 2 000 victimes prussiennes, au moins 100 000 projectiles tirés sur Belfort : ces quelques chiffres reflètent bien la dimension du siège pour notre ville.

#### Le siège par ceux qui l'ont vécu

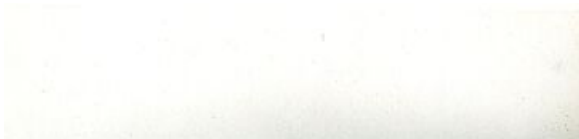
Mais derrière la froideur des chiffres, il y a des soldats, peu préparés, mal équipés, des civils terrés dans des caves, passant de l'exaltation patriotique à l'envie de voir le siège s'arrêter, des hommes d'exception comme le colonel Aristide Denfert-Rochereau ou le maire Édouard Mény.

Comment notre ville a-t-elle pu résister pendant ces longues semaines ? À quoi ressemblait la vie des habitants et des soldats ?

#### En savoir plus

- > [site internet des musées de Belfort](#)
- > [site internet de Belfort Tourisme](#) 

### Épisode 2





*L'une des plus anciennes photographies de Belfort, montrant la ville depuis la gare, avec au loin le front du vallon. Crédit photographique : Adolphe Braun (attribué à), La ville de Belfort depuis les abords de la gare. Tirage albuminé, contrecollé sur carton, 1859, collection Musées de Belfort, inv. D54.1.9*

## Belfort en 1870 : sous-préfecture du Haut-Rhin et ville de garnison

**Belfort, en 1870, est le chef-lieu de l'un des trois arrondissements du Haut-Rhin (avec ceux de Colmar et Mulhouse). La ville, qui compte environ 6 000 habitants, est encore enserrée dans ses remparts. Pour l'imaginer, oubliez l'autoroute A36, les grandes avenues et la plupart des quartiers actuels.**

Rendez-vous place Corbis et tournez-vous vers la citadelle. Au-delà de la Savoureuse, pas de grands immeubles mais un vaste espace dépourvu de végétation : c'est un « glacis », aménagé en avant des fortifications. Traversez la rivière et dirigez-vous vers l'enceinte fortifiée. Pour atteindre la porte de France, il vous faut franchir le fossé qui ceinture la ville et emprunter un bastion, une demi-lune semblable à celle qui permet aujourd'hui encore de rejoindre la porte de Brisach.

La porte de France perce la muraille qui relie la Tour 41 (musée des Beaux-Arts) à la Tour 46 (espace d'exposition temporaire), traversant l'actuelle place de la République.

### Des casernes en ville

Vous voici en ville où cohabitent militaires et civils. Des casernes sont adossées aux remparts et font pratiquement tout le tour de la cité ; on trouve également un manège pour les exercices d'équitation, l'arsenal et des pavillons abritant des services de l'armée, des bureaux, des écuries.

La place d'Armes est déjà le point central de Belfort, avec l'Hôtel de Ville, la prison, l'arsenal (ancien hôtel du Gouverneur) et l'église Saint-Christophe. La place est agrémentée d'une « promenade », une allée de tilleuls où l'on vient se montrer et se détendre à l'ombre des feuillages.

La préfecture se trouve au 18 Grande-Rue, face à la petite fontaine. C'est là qu'est mort le général Lecourbe quelques semaines après la fin du siège de 1815.

### Des faubourgs qui grandissent

À l'extérieur des remparts, la ville grandit doucement à travers ses faubourgs : le faubourg de Montbéliard, le faubourg de France qui mène à la gare (inaugurée en 1858), ceux des Ancêtres et du Magasin, sans oublier les hameaux du Fourneau et de la Forge.

Là aussi, le monde militaire est très présent : le faubourg des Ancêtres est le quartier de la cavalerie. Des casernes s'élèvent à l'Espérance. Plus loin, les forts de la Justice et de la Miotte sont reliés par le front du Vallon, pendant que le fort des Barres conçu par le commandant Aristide Denfert-Rochereau est pratiquement achevé.

Le tout est dominé, depuis le sommet de la falaise, par la caserne de la Citadelle et son architecture sévère.

Au-delà, ce sont des champs, des fermes, des forêts, des vallons et des ravins, un relief escarpé par endroits que l'urbanisation n'a pas encore atténué.

### Une petite ville animée

La présence de la garnison est un atout pour Belfort. Que font ses habitants ? Ils sont artisans, négociants (bois, vin, poissons, métaux...), commerçants, cultivateurs, fonctionnaires, médecins, avocats, rentiers... La ville possède quelques petites industries : tanneries (au Fourneau), teintureries, brasseries...

Pour l'agrément de tout ce petit monde, la ville compte un nombre incroyable de cafés et d'auberges. En 1855, on recense ainsi près de 70 cabaretiers, cafetiers et aubergistes, en ville comme dans les faubourgs.

La ville dispose d'un hôpital militaire, d'un hospice civil et d'établissements de bains, d'un théâtre à l'arrière de l'hôtel de ville, d'écoles communales pour les garçons et les filles, d'un collège mais pas encore d'un lycée.

### Une situation géographique unique

<https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>

Belfort est en somme une petite ville -presque- ordinaire, avec une situation géographique unique entre Vosges et Jura, à la fois un nœud routier et ferroviaire. Les routes de Paris et Lyon se rejoignent sur la rive gauche de la Savoureuse à la hauteur du pont qui traverse la rivière (au niveau de l'actuelle place Corbis). Les routes de Bâle et Colmar s'unissent au nord-est de la ville pour rejoindre la porte de Brisach.

La ligne de chemin de fer allant de Paris à Mulhouse passe à Belfort, avec une bifurcation qui se dirige vers Besançon et Lyon. En 1870, le chemin de fer va jouer, pour la première fois, un rôle primordial pour le transport des troupes et du matériel en temps de guerre.

\* *Auguste Corret, Histoire pittoresque et anecdotique de Belfort et de ses environs, 1855*

## Épisode 3

# La guerre franco-prussienne de 1870-1871 : aux racines du conflit

**Le 30 juin 1870, le chef du gouvernement français, Émile Ollivier, déclare aux députés du Corps législatif\* : « De quelque côté que l'on regarde, on ne voit aucune question irritante engagée et à aucune époque le maintien de la paix en Europe n'a été plus assuré ».**

**Vingt jours plus tard, la France déclare la guerre à la Prusse. Comment en est-on arrivé là ?**

La guerre franco-prussienne oppose une puissance sur la défensive et une puissance en plein essor.

La première, c'est le Second Empire. Alors qu'il défend la paix tout en montrant son attachement aux nationalités, Napoléon III s'engage dans de multiples campagnes militaires (Crimée, Italie, Chine, Mexique...) afin d'asseoir sa politique extérieure. Destinées à rétablir la « grandeur » de la France, ces expéditions aux succès très divers ont provoqué la méfiance de ses voisins européens et écorné la crédibilité de sa diplomatie.

En 1866, la victoire de la Prusse contre l'Autriche a modifié l'équilibre des pouvoirs en Europe et la France considère désormais la Prusse comme un danger.

### La Prusse, puissante montante

La Prusse du roi Guillaume von Hohenzollern et de son chancelier Otto von Bismarck est en effet la puissance montante en Europe. L'Allemagne que nous connaissons aujourd'hui n'existe pas encore. Elle est morcelée en de multiples États qu'Otto von Bismarck a entrepris de réunir. La victoire contre l'Autriche lui a déjà permis de créer la Confédération de l'Allemagne du Nord (21 États allemands).

Pour achever l'unification avec les États du Sud (Bavière, Wurtemberg, Hesse, Bade), rien de tel qu'un ennemi commun comme la France. D'autant que le souvenir de la défaite humiliante d'Iéna en 1806 face à Napoléon 1er est encore vivace en Prusse, que certains nationalistes aimeraient récupérer l'Alsace, et que la volonté répétée de la France de s'étendre sur la rive gauche du Rhin est vue comme un obstacle à l'unité allemande.

### Le détonateur de la crise

Désirs de puissance et vieux différends constituent un cocktail explosif qui ne demande qu'à éclater. C'est ce qui se produit le 2 juillet, lorsque la France apprend officiellement la candidature au trône d'Espagne du prince allemand Léopold von Hohenzollern, cousin du roi de Prusse Guillaume. Une candidature poussée en sous-main par le chancelier du roi de Prusse, Otto von Bismarck.

La France refuse de se voir encerclée par des dynasties prussiennes, mais au lieu de garder la tête froide, elle se répand en déclarations menaçantes par la voix de son ministre français des Affaires étrangères, le duc de Gramont qui accuse la Prusse de vouloir porter atteinte à l'honneur de la France.

### La dépêche d'Ems, un chiffon rouge pour la France

Le roi Guillaume a beau retirer son soutien à la candidature de son cousin le 12 juillet, la France s'entête et exige des garanties par la voix de son ambassadeur, Vincent Benedetti. Sa rencontre avec le roi de Prusse dans la ville thermale d'Ems est courtoise, mais Bismarck en tronque le récit de façon à faire croire que l'ambassadeur a été humilié par le roi de

Prusse.

C'est la fameuse dépêche d'Ems, un chiffon rouge qui agite l'opinion publique à Paris et Berlin.

Si Napoléon III lui-même n'est pas favorable à la guerre, son entourage y voit un moyen de consolider la dynastie, pendant que, pour le gouvernement d'Émile Ollivier, c'est une façon de s'affirmer face à une chambre des députés hostile.

Le 14 juillet, la mobilisation est décidée par la France, le 15, elle est approuvée par le Corps législatif et le 19, l'Empire

Le 14 juillet, la mobilisation est décidée par la France, le 15, elle est approuvée par le Corps législatif et le 19, l'Empire français déclare la guerre au royaume de Prusse.

## La victoire des passions sur la raison

Ce qui aurait pu se régler de façon diplomatique se transforme ainsi en guerre, grâce à une ruse opportuniste de Bismarck face à un régime qui s'est enfermé dans une logique de l'affrontement, encouragé par des manifestations enthousiastes à Paris.

La France se retrouve dans le rôle de l'agresseur, sans alliés, mais croyant son armée capable d'affronter un État disposant d'une puissance militaire inédite en Europe.

*\*L'Assemblée législative*

### Bibliographie

*François Roth, 1870*

*Michael Howard, The franco-prussian war*

## Épisode 4



Tableau de Wilfrid-Constant Beauquesne

## De la fête aux premières défaites

**Après la déclaration de guerre du 19 juillet 1870, la mobilisation des soldats français s'est faite dans le plus grand désordre. Les Prussiens avancent de façon méthodique et organisée vers la frontière française, redoutant à tout moment une attaque qui ne vient pas.**

**C'est sur le territoire français, à Wissembourg, qu'a lieu la première vraie bataille le 4 août. Une défaite pour la France, suivie le 6 août par celles de Frœschwiller-Wœrth (Reichshoffen) en Alsace et de Forbach-Spicheren en Lorraine.**

Depuis la déclaration de guerre, la gare de Belfort n'a cessé de voir passer des soldats. Le 7<sup>e</sup> corps d'armée du général Félix Douay se forme en effet dans notre ville.

### Un accueil chaleureux aux soldats

Les Belfortains se mobilisent pour accueillir les soldats. « Grâce à de nombreuses souscriptions, on leur a fait d'importantes distributions de vins et de vivres. Ces distributions avaient lieu à un buffet organisé dans la cour de la gare, par les soins de personnes dévouées, qui passèrent bien des jours et des nuits à attendre les convois qui emportaient, avec tant d'entraide et d'élan, nos braves soldats à la frontière, raconte Édouard Mény, maire de Belfort. Avec quelle émotion profonde chacun de nous ne voyait-il pas passer, comme dans un magique tableau, ces fiers régiments, animés de l'espoir de la lutte prochaine, que tout nous promettait devoir être triomphante et glorieuse pour la Patrie! »<sup>1</sup>.

### Vent de panique

Hélas, l'annonce des premières défaites sème le trouble. Pire, la panique gagne les habitants lorsque le 7<sup>e</sup> corps d'armée, qui campe à Mulhouse depuis le 4 août, revient précipitamment.

Le général Félix Douay a reçu une dépêche du préfet de Sélestat qui annonce l'arrivée en nombre des Prussiens. Il se replie alors sur Belfort dans le plus grand désordre, inquiétant les habitants.

<https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>

alors sur Belfort dans le plus grand désordre, inquiétant les habitants.

« Cette retraite remplit tout le monde de stupeur, explique Léon Belin, lieutenant de la garde mobile. Nombre d'habitants de la ville et des environs s'enfuirent en Suisse, emmenant avec eux leur mobilier et leurs denrées. Les routes étaient encombrées de fuyards. C'était un spectacle horrible. Comme les Allemands n'arrivèrent pas, les fuyards rentrèrent chez eux. »<sup>2</sup>.

## Une armée fantôme

Cette armée prussienne n'existe tout simplement pas. Pour Émile Gluck, soldat haut-rhinois cantonné à Belfort, « si M. le général [Douay], qui avait à sa disposition un régiment de lanciers et quelques escadrons de chasseurs à cheval et de hussards, se fût donné la peine d'envoyer une simple reconnaissance de cavalerie aux bords du Rhin, distant de 15 à 20 kilomètres seulement de Mulhouse, il eût pu facilement se convaincre que toutes les nouvelles dont on le gratifiait à satiété, étaient sans le moindre fondement »<sup>3</sup>.

Appelé par le général Patrice de Mac-Mahon au camp de Châlons, le 7<sup>e</sup> corps d'armée quitte Belfort peu après son piteux retour.

## Mais où sont mes régiments ?

Lorsqu'il arrive à Belfort pour prendre le commandement d'un bataillon du 7<sup>e</sup> corps, le général Alexandre Michel ne trouve plus personne. Il rédige aussitôt une dépêche au ministre de la guerre : « Suis arrivé à Belfort. N'ai trouvé ni général, ni corps d'armée. Sais pas où sont mes régiments »<sup>4</sup>.

Voilà Belfort avec sa maigre garnison de 4 à 5 000 hommes, principalement des mobiles du Haut-Rhin manquant d'instruction militaire et équipés de vieux fusils, avec des travaux de défense inachevés, peu de bras pour les mener à bien et une artillerie réduite au minimum.

## Le général de Chargère, commandant de la place

La place forte de Belfort est alors commandée par le général de Chargère, que Marcel Poilay, engagé volontaire, décrit comme un « vieillard décrépît, grand fumeur de cigarettes, sans esprit de décision, dépourvu de l'initiative indispensable au commandant d'une place forte aussi importante que Belfort... La fière démarche, la tournure martiale des officiers composant cet état-major faisaient d'autant plus ressortir la caducité du général. Un képi aux feuilles de chêne brodées découvrait sa nuque couperosée que parsemait un rare duvet incolore qui lui donnait une vague apparence d'oiseau plumé. Il sautillait plutôt qu'il ne marchait. Je devinais, à l'air de résignation morne et sombre de ceux qui l'écoutaient, que les ordres qu'ils pouvait donner étaient amèrement discutés dans leur for intérieur »<sup>5</sup>.

## Idée lecture

Pour vivre la retraite du 7<sup>e</sup> corps d'armée de Mulhouse à Belfort comme si vous y étiez, lisez ou relisez la Déroute d'Émile Zola qui vous entraînera également au cœur de la déroute de Sedan.

## Bibliographie

<sup>1</sup> Édouard Mény, le Siège de Belfort, 1870-1871

<sup>2</sup> Léon Belin, Guerre de 1870-1871. Le siège de Belfort, 1871

<sup>3</sup> Émile Gluck, le 4e bataillon de la mobile du Haut-Rhin – Journal d'un sous-officier, 1873, 1908

<sup>4</sup> Edmond Cambier, conférence sur le Siège de Belfort et le colonel Denfert, 1878

<sup>5</sup> Marcel Poilay, Souvenirs d'un engagé volontaire : Belfort, 1870-1871, 1907

François Roth, 1870



Studio Gerst et Schmidt, vue du front des faubourgs, 1871 col. privée, droits réservés

## La place forte de Belfort est-elle prête à soutenir un siège ?

Pendant le mois d'août, l'armée française connaît de nouvelles défaites en Lorraine : Borny le 14 août, Mars-la-Tour le 16 août, Saint-Privat (Gravelotte) le 18 août. Le 20 août, le maréchal François Achille Bazaine se laisse assiéger dans Metz avec 180 000 soldats.

Cette avancée qui semble inexorable inquiète les Belfortains.

Édouard Mény, maire de Belfort, raconte l'angoisse qui saisit les habitants à l'annonce des premières défaites françaises : « Dans notre Ville, surtout, ces fatales nouvelles trouvaient un douloureux écho, car nous savions que la conséquence immédiate de l'invasion du territoire serait le siège de la place, dont la fortification était appelée à mettre un obstacle invincible au passage de l'ennemi »<sup>1</sup>.

Un obstacle invincible, vraiment ?

### Des fortifications incomplètes

Au moment de la déclaration de guerre, la place forte belfortaine est défendue par les forts de la Miotte et de la Justice reliés entre eux par une série d'ouvrages militaires (le front du Vallon), et à la ville par un mur doublé d'un fossé, formant le camp retranché.

La construction du fort des Barres, entamée en 1865 pour protéger l'ouest de la ville, est presque terminée. En cours de construction également, le front des faubourgs, un grand front en terre devant entourer les faubourgs de la ville.

### Le point faible des Basses et Hautes Perches

Aristide Denfert-Rochereau, chef du génie à Belfort depuis 1864, demande depuis plusieurs années, sans succès, la construction d'un fort sur le plateau de Bellevue (à l'actuel emplacement du cimetière) et le renforcement des redoutes en terre aménagées aux Perches par le général Lecourbe lors du siège de 1815.

Les Basses et Hautes-Perches sont le point faible de la place forte : elles dominent la citadelle dont elles ne sont éloignées que de 900 m. En 1867, une commission spéciale présidée par le général Charles Frossard a d'ailleurs conclu que « qui tenait les Perches tenait Belfort » et a recommandé leur fortification. Enterré dans les archives militaires à Strasbourg, le rapport fera la joie des Prussiens qui y trouveront de précieuses informations après la prise de la ville.

### Un armement vétuste

La garnison est dégarnie et l'état de l'armement n'est pas très brillant non plus, comme le constate le capitaine d'artillerie Sosthènes de la Laurencie lorsqu'il arrive à Belfort début août : « L'armement de sûreté qui...devait être en totalité ou au moins en partie établi à demeure et à poste fixe, en paix comme en guerre, n'existait presque nulle part »<sup>2</sup>. Au bastion 20 (tour des Bourgeois), pourtant l'un « des plus importants de la fortification », il ne trouve par exemple qu'un canon au lieu de <https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>



quatre, monté sur un châssis à moitié pourri ; tout autour poussent des herbes folles « qu'aucun pied n'avait foulées depuis longtemps »<sup>2</sup>. Tout le reste est à l'avenant, augurant de travaux herculéens pour donner à la place les moyens de se défendre.

Heureusement, le général Dourelaine, de passage à Belfort avec le 7<sup>e</sup> corps début août, a pu appuyer les travaux souhaités par le colonel Denfert-Rochereau : construction des redoutes des Perches, de Bellevue, lignes des faubourgs.

## Un « désordre épouvantable »

Quant aux soldats, rien n'est vraiment prêt pour les recevoir. C'est ce que constate Émile Gluck, de Mulhouse, lorsqu'il arrive à Belfort au début du mois : « Il n'y a pas de place dans nos casernes, et une grande partie de notre monde se voit obligée de coucher en ville comme faire se peut ; la soupe n'est pas servie régulièrement ; en un mot, il règne partout et en toutes choses un désordre épouvantable ».

## De courtoises mais fermes menaces

De son côté, le maire Édouard Mény reçoit le 18 août une dépêche signée du lieutenant-général allemand de Beyer qui explique que la Prusse a été entraînée dans une guerre qu'elle n'a pas voulue et que « nous avons été obligés d'entrer dans votre pays ». Il dit vouloir un combat loyal entre soldats qui épargne les civils, tout en demandant poliment mais fermement que « les Maires, les Curés et les Maîtres d'école agissent sur leurs communes, que les pères de famille agissent sur les leurs, pour que personne ne montre d'hostilité envers nos soldats... C'est une exhortation. C'est un avertissement, ne l'oubliez pas »<sup>3</sup>.

## Bibliographie

<sup>1</sup> Édouard Mény, le Siège de Belfort, 1870-1871, 1871

<sup>2</sup> Sosthènes de la Laurencie, Étude technique sur le service de l'artillerie dans la place de Belfort pendant le siège de 1870-1871, 1872

<sup>3</sup> Émile Gluck, le 4<sup>e</sup> bataillon de la mobile du Haut-Rhin – Journal d'un sous-officier, 1873, 1908

Auguste Marais, Un Français Le colonel Denfert-Rochereau, 1884

Louis Dussieux, le Siège de Belfort, 1882

## Épisode 6



Képi du 4<sup>e</sup> bataillon des mobiles du Haut-Rhin, col. Musées de Belfort





Uniforme du caporal Paul Ménégoz du  
45<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne, siège de  
Belfort 1870-1871, col. Musées de  
Belfort



Fusil à tabatière modèle 1867, col.  
Musées de Belfort ou fusil Snider Enfield  
modèle 1866 col. Musées de Belfort

## La vie quotidienne des soldats

**À la mi-août, une nouvelle armée réunissant les restes des différents corps défaits par les Prussiens se constitue au camp de Châlons sous le commandement du général Patrice de Mac-Mahon. Celui-ci projette de se replier sur Paris, mais l'impératrice Eugénie et le gouvernement le convainquent d'aller au secours du maréchal François Bazaine enfermé dans Metz. Mais après la bataille perdue à Beaumont le 30 août, le général décide de se diriger vers Sedan.**

**Entretemps, à Belfort, la garnison a été renforcée par l'arrivée, vers la fin du mois, d'hommes venus de Haute-Saône, du Rhône, de Haute-Garonne, du Haut-Rhin...**

Ces hommes appartiennent à la garde nationale mobile, auxiliaire de l'armée active. Elle réunit des jeunes gens de 21 à 25 ans, mal équipés et peu entraînés. D'autres hommes sont des engagés volontaires désireux de se battre pour leur pays.

C'est le cas de Marcel Poilay, 27 ans, commis d'agent de change à Paris. En août 1870, à la nouvelle des défaites de l'armée française, il décide avec deux amis de s'engager. Il arrive à Belfort le 15 août au soir et y découvre un « spectacle curieux » : « L'avenue de la gare est remplie d'une foule grouillante de soldats débraillés, déambulant au travers d'un nombre considérable de boutiques foraines chargées de montagnes de saucissons à l'ail et de monceaux de fromage fondant au soleil ». Un « immense brouhaha » mais « peu de chansons » et quelques cris d'ivrognes. Il croise des soldats au « visage ennuyé, inquiet, fatigué » qui ont « déjà subi l'affront de la retraite ».

### Des conditions de vie sommaires

Après les formalités d'incorporation, il se voit remettre un pantalon de drap rouge « bien rugueux, les godillots bien durs, la veste de corvée bien misérable ». Sans oublier la capote qui avait « certainement servi à plusieurs générations ». Il est logé à la caserne de l'Espérance, « tout simplement un grenier immense et ouvert à tous les vents », avec le sol nu pour matelas.

La journée commence par le passage des cantinières qui « débitent l'eau-de-vie de marc, à un sou le verre ». La gamelle, encore sale du repas précédent, est simplement plongée dans une bassine d'eau froide avant de servir à nouveau. Au menu : du pain arrosé d'une soupe, « c'est-à-dire le liquide souillé dans lequel bouillaient tout doucement, depuis une heure, un morceau de viande et quelques pommes de terre ». Marcel Poilay décide aussitôt de prendre ses repas en ville.

### Une vie rythmée par la routine militaire

Les premiers jours sont consacrés à la formation militaire. Au programme : exercice le matin, théorie, astiquage des armes et du fournement l'après-midi. Vers 17 h, les hommes sont libres jusqu'à l'appel du soir. Marcel Poilay en profite pour se rendre au café Anselme où il trouvera, pendant le siège, une seconde famille. Il apprécie cette « vie saine régulière

<https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>



pendant le siège, une seconde famille. n'apprécie cette « vie saine, régulière, déchargée de tout souci d'existence, de toute responsabilité ».

François-Joseph Thiault, lui, attend avec impatience d'entrer en action. Âgé de 25 ans, il a dû quitter Melisey le 11 août pour rejoindre Vesoul et être incorporé dans la garde nationale mobile.

## De Vesoul à Belfort, en attendant Berlin

Il reçoit pendant quelques jours une formation militaire sommaire : « L'exercice : c'est assez risible; aucun de nous n'en connaît le premier mot, on nous fait marcher au pas, nous exécutons les mouvements de tête droite, tête gauche, les avant-marche, etc. nous nous en tirons assez bien et dans la perspective de faire mieux le lendemain ».

Le 20 août, c'est le grand jour du départ pour Belfort : « Nous accueillons cette nouvelle avec enthousiasme... Le train s'ébranle et nous emporte aux cris répétés de "À Berlin" ».

## Une vie monotone

Pour l'instant, il doit se contenter d'une écurie et d'un peu de paille pour dormir dans le quartier de la Cavalerie, faubourg des Ancêtres. Ses journées sont à nouveau consacrées à la formation militaire avec, à la place des fusils (qui arriveront quelques jours plus tard), de simples bâtons. Une vie de routine qui ne plaît pas à tout le monde : « Réveil à 5h ½, on fait l'exercice de 6 heures à 8 heures ; à 9 heures la soupe. De 10 heures à 11 heures théorie chez les sergents instructeurs pour les caporaux et sergents, repos jusqu'à 2 heures, exercice jusqu'à 4 heures, ensuite la soupe, théorie, appel à 8 heures puis extinction des feux à 9 heures. Nous trouvons ce genre de vie un peu monotone et la plupart envient le sort des troupes qui sont en face de l'ennemi ».

## Un équipement qui s'améliore

Vers la fin du mois d'août, les convois de munitions, de vivres, d'armements et de vêtements destinés à Strasbourg sont arrêtés à Belfort, car Strasbourg est assiégé. Cela permet de mieux équiper les soldats. C'est le cas d'Émile Gluck, Mulhousien mobilisé dans la garde mobile : « Les mobiles du Haut-Rhin...ont été les premiers à être convenablement équipés. Le 4e bataillon, auquel j'ai l'honneur d'appartenir, offre en ce moment l'aspect d'une troupe, sinon régulière, du moins en bonne voie de formation. Nous portons tous l'uniforme au complet, nous sommes armés du fusil à tabatière, et grâce aux quatre heures d'exercices qu'on nous fait faire par jour, nous commençons à exécuter assez passablement les diverses manœuvres... ».

## Des progrès dans les manœuvres

Au fil des jours, « notre Bataillon commence à prendre une tournure et des allures un tant soit peu militaires... et quand, au retour de l'exercice ou de la promenade, nous défilons dans les rues de la ville, au son de notre fanfare, nos divers mouvements s'exécutent avec assez d'ordre et de régularité pour nous valoir les félicitations et les compliments de la population belfortaine qui se forme en foule sur notre passage ».

## Bibliographie

Marcel Poilay, Souvenirs d'un engagé volontaire : Belfort, 1870-1871, 1907

François-Joseph Thiault, Souvenirs du siège de Belfort, 1870-1871, [www.siegedebelfort.info](http://www.siegedebelfort.info) 

Émile Gluck, le 4e bataillon de la mobile du Haut-Rhin – Journal d'un sous-officier, 1873, 1908

## Épisode 7

### Du désastre de Sedan à un nouvel espoir...

Après un mois d'août déjà calamiteux pour la France, le mois de septembre s'ouvre sur un désastre : la défaite de Sedan le 1er septembre. Le lendemain, Napoléon III capitule. Il est immédiatement fait prisonnier par les Prussiens. Il a suffi de quelques semaines pour réduire à néant l'armée impériale française. Un soulèvement populaire à Paris provoque la chute du Second Empire et la proclamation de la République le 4 septembre.

À Belfort, ce début du mois de septembre entraîne les habitants et les soldats dans un grand-huit émotionnel. La défaite de Sedan est annoncée par une affiche manuscrite sur les murs de l'Hôtel de Ville, se souvient Marcel Poilay, engagé volontaire : « Sedan est pris. L'Empereur est rendu. L'armée est prisonnière : 100 000 hommes, tous nos drapeaux, tous nos canons !... ». Les gens sont abasourdis, refusent d'y croire, pensent que c'est une fausse nouvelle. « Un voile de tristesse s'était répandu sur la ville. On se refusait à croire à un pareil désastre. Ce soir-là, il n'y eut ni rires ni plaisanteries à la chambrée »<sup>1</sup>.

## Stupeur et questions

Émile Gluck, soldat haut-rhinois, décrit « un coup de foudre auquel personne n'osait s'attendre, et l'effet qu'il a produit sur le moral des habitants et de la garnison à Belfort est terrifiant. Les uns ne peuvent ajouter foi à une pareille nouvelle... D'autres veulent bien croire à un revers, mais à un désastre pareil à celui que le télégraphe nous a transmis, jamais !... Nous n'avons plus d'armée, et la route de Paris est ouverte à l'étranger qui, dans huit jours, pourra camper sous les murs de la capitale »<sup>2</sup>.

## La République proclamée !

Et puis, le 4 septembre, est annoncée la naissance de la IIIe République, avec la formation du gouvernement de la Défense nationale.

Le conseil municipal de Belfort est convoqué à 20 h ce soir-là pour entendre le sous-préfet proclamer officiellement la République. Un moment vécu avec gravité par Édouard Mény, maire de Belfort : « Cette proclamation d'un nouveau gouvernement ne produit pas, comme à Paris, l'enthousiasme et l'espoir d'un prompt changement dans la fortune de nos armes. Pour quiconque jugeait sans passion et sans illusion la marche des événements, il était évident qu'après la défaite de notre armée régulière, il faudrait des prodiges de valeur et d'activité pour empêcher l'invasion de pénétrer au cœur du pays »<sup>3</sup>.

## Une explosion de joie

Parmi les soldats, par contre, c'est une explosion de joie !

Pour Marcel Poilay, cette annonce est « comme un éclair dans un ciel sombre. Une immense acclamation salua ce mot magique [république], ce mot réconfortant qui nous arrivait, portant avec lui les souvenirs de 1792, des engagés volontaires, des armées nationales repoussant l'étranger. Les désastres étaient oubliés. Une ère nouvelle allait commencer. Tous les cœurs s'ouvraient à l'espérance ».

Une espérance qui n'empêche pas les questions. François-Joseph Thiault, garde mobile de Haute-Saône écrit ainsi ce dimanche 4 septembre 1870 : « Les nouvelles du dehors ne sont pas rassurantes. Aux environs de Metz cela va mal, la capitulation de Sedan vient d'être affichée à l'hôtel de ville, cela n'est pas pour nous réjouir, malgré tout l'enthousiasme est grand ici et c'est au chant de la Marseillaise que sont acclamées les proclamations de la IIIe République et la chute de l'empire. Que nous réserve l'avenir ? »<sup>4</sup>.

## Bibliographie

<sup>1</sup>Marcel Poilay, *Souvenirs d'un engagé volontaire : Belfort, 1870-1871*, 1907

<sup>2</sup>Émile Gluck, *le 4e bataillon de la mobile du Haut-Rhin - Journal d'un sous-officier*, 1873, 1908

<sup>3</sup>Édouard Mény, *le Siège de Belfort, 1870-1871*

<sup>4</sup>François-Joseph Thiault, *Souvenirs du siège de Belfort, 1870-1871*, [www.siegedebelfort.info](http://www.siegedebelfort.info) 

## Épisode 8

# La garnison au travail pour préparer Belfort à un siège

**Après la proclamation de la III<sup>e</sup> République, le gouvernement de la Défense nationale se met en place avec à sa tête le général Louis-Jules Trochu et comme ministre de l'Intérieur Léon Gambetta. Les troupes prussiennes se dirigent vers Paris pendant que Bismarck se demande avec qui négocier la paix : Napoléon III qui n'a pas formellement abdiqué ou un gouvernement républicain dont la création n'a pas été sanctionnée par une élection ?**

Lors de son passage à Belfort au mois d'août, le général Louis Doutrelaine a découvert les défenses de la place forte en compagnie d'Aristide Denfert-Rochereau, chef du génie\*, et a donné des indications pour leur renforcement (lire épisode n°4 du 21 août 2020).

<https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>

## Un état-major réduit

L'état-major de la place est réduit (huit officiers au total), mais Denfert-Rochereau peut compter sur des hommes de valeur qui vont se distinguer pendant le siège.

Parmi eux, plusieurs polytechniciens : le capitaine d'artillerie Sosthènes de la Laurencie, « officier très instruit, plein d'activité, d'initiative et de vigueur »<sup>1</sup>, le capitaine du génie Édouard Thiers, « d'une ardeur et d'une énergie prodigieuses... entraînant les soldats et les mobiles par sa parole et surtout par son exemple »<sup>1</sup>, le capitaine du génie Auguste Eugène Degombert, d'un dévouement absolu, avec un incomparable courage<sup>1</sup>, le capitaine du génie auxiliaire Jules-Émile Choulette (également ingénieur des Mines) qui a choisi de venir s'enfermer dans Belfort, mais aussi des ingénieurs des Ponts-et-Chaussées, le capitaine d'état-major Châtel, le capitaine du génie auxiliaire Krafft...

## Fortifier, blinder, creuser...

Les travaux avancent au rythme de l'arrivée et du départ des troupes. Pour aller plus vite, Denfert-Rochereau décide de changer le tracé des lignes des faubourgs : au lieu d'englober tous les faubourgs, il passera au travers de ceux-ci, afin de constituer une ligne plus simple et plus solide composée de fossés (4 m de large sur 2 à 2,5 m de profondeur) et de parapets.

« On poussa aussi avec la plus grande activité possible les blindages des casernes des forts, surtout ceux de la manutention et de la caserne de l'Espérance destinée à servir d'hôpital de siège, et on entreprit divers travaux d'aménagement dans les abris, notamment la construction d'un plancher, pour créer un étage dans le grand souterrain du Château », décrivent Édouard Thiers et Sosthènes de la Laurencie dans la *Défense de Belfort*<sup>2</sup>.

## Des redoutes à aménager aux Perches

À la mi-septembre, les travaux des lignes des faubourgs et aux Hautes-Perches sont assez avancés pour permettre de reprendre les travaux des Basses-Perches. Marcel Poilay, engagé volontaire, y prend part : « Rien n'était terminé. Tout se trouvait encore à l'état embryonnaire. Les casemates n'existaient pas. La poudre n'avait pas d'abri. Les épaulements étaient à peine commencés... Toute l'infanterie fut appelée à manier la pioche et la brouette pour mener à bien une œuvre qui fut peut-être la plus heureuse conception de la défense, car il n'y avait pas à Belfort assez de soldats du génie »<sup>3</sup>.

Sous la direction du génie, le travail n'est pas de tout repos : « On trouva parfois nos brouettes insuffisamment chargées, nos coups de pioche bien maladroits. Cela nous fut dit assez clairement. Mais, force fut bien de voir que nous donnions notre maximum d'efforts et que l'on cessa d'exiger de nous plus que nous ne pouvions faire »<sup>3</sup>.

## Belfort sur la bonne voie...

Émile Gluck, mobile du Haut-Rhin, voit avec satisfaction les travaux avancer : « Ici, on redouble d'ardeur et l'on travaille sans relâche, les forts se garnissent de canons, les redoutes s'élèvent de toutes parts, et bientôt Belfort sera en état de recevoir l'ennemi dignement et d'une manière conforme à sa vieille réputation »<sup>4</sup>.

\*Le génie militaire est chargé de la construction des infrastructures et des techniques d'attaque et de défense des places.

## Bibliographie

<sup>1</sup>Louis Dussieux, *le Siège de Belfort, 1870-1871*, 1871

<sup>2</sup>Édouard Thiers, *Sosthènes de la Laurencie, la Défense de Belfort*, 5e édition, 1897

<sup>3</sup>Marcel Poilay, *Souvenirs d'un engagé volontaire : Belfort, 1870-1871*, 1907

<sup>4</sup>Émile Gluck, *le 4e bataillon de la mobile du Haut-Rhin - Journal d'un sous-officier*, 1873, 1908

## Épisode 9

# Belfort accueille une nouvelle armée

**Après Strasbourg et Metz assiégés depuis le mois d'août, les Prussiens encerclent Paris à partir du 19 septembre. Le gouvernement de la Défense nationale s'y est laissé enfermer, se dotant toutefois d'une délégation à Tours pour faire le lien avec le reste du pays. Sa tentative de négociation avec Bismarck les 19 et 20 septembre est un échec : le gouvernement refuse en effet une paix impliquant la perte de l'Alsace et de la Lorraine, jugée déshonorante.**

L'armée régulière ayant été pratiquement détruite, le gouvernement de la Défense nationale décrète la levée en masse, appelant sous les armes les hommes valides et non mariés de 20 à 40 ans. Ce sont des recrues inexpérimentées qui se pressent à Belfort en ce mois de septembre pour former le corps des Vosges sous la direction du général Albert Cambriels, nommé commandant de la place de Belfort en remplacement du général de Chargère.

## Belfort, un vaste camp militaire

Notre ville vit une nouvelle fois l'atmosphère fiévreuse du passage des soldats, décrite par le comte René de Belleval, ancien sous-préfet bonapartiste de Montbéliard. Remplacé par un sous-préfet républicain, il a décidé de rejoindre un corps de francs-tireurs\*.

Il est de passage à Belfort le 16 septembre. En attendant son train, il parcourt Belfort « qui est devenu un vaste camp ; les rues sont trop étroites pour le flot des passants. Ce ne sont qu'uniformes de toutes sortes, francs-tireurs de toutes les nuances parmi lesquels se font remarquer les Bretons avec leur grand chapeau national, si peu militaire, mais si commode contre le soleil ardent d'un des plus beaux mois de septembre que j'aie jamais vus »<sup>1</sup>.

## L'armée régulière quasiment inexistante

Ce partisan de Napoléon III considère d'un œil critique cette armée républicaine, tous ces hommes arrachés à leur vie, qui ignorent tout du métier des armes et doivent se transformer en soldats.

« L'armée régulière n'est représentée que par deux escadrons de chasseurs d'Afrique dont les petits chevaux bivouaquent sur l'esplanade qui sépare la ville du faubourg de France ; à l'endroit même où l'on voyait un mois auparavant de beaux arbres sacrifiés aux nécessités de la défense. La garde mobile\*\* est l'élément dominant. Il y en a un peu de tous les pays. Ce ne sont pas de beaux soldats ; on les exerce partout, mais ils sont mal armés »<sup>1</sup>.

« Les francs-tireurs\* sont mieux pourvus que tous les autres, poursuit le comte de Belleval. La comparaison (...) entre eux et les gardes mobiles n'est pas à l'avantage de ces derniers ; les méridionaux même, qui occupent Belfort, paraissent aussi gauches, aussi lourds que les Alsaciens. Si l'on n'a que de pareilles troupes à opposer aux Prussiens, la suite de la campagne est bien compromise »<sup>1</sup>.

## La garnison s'étoffe

« Les troupes arrivaient par groupes, sans cohésion, mal équipées, mal armées et pour la plupart sans instruction, confirment Édouard Thiers et Sosthènes de La Laurencie. On choisissait les moins dépourvues du nécessaire pour les verser dans le corps [des Vosges], et on les équipait à la hâte, le mieux possible, en usant de toutes les ressources du pays et des alentours. Les autres étaient désignées pour rester dans la place ; c'est ainsi qu'y restèrent, par exemple, quatre bataillons de mobiles du Rhône, arrivés en pantalons de civils, en blouses bleues, avec des fusils à piston, sans trace d'équipement, et qui ne furent habillés que plus tard ».

## Comment loger les soldats ?

Les casernes ne sont pas assez grandes pour loger tous ces hommes. Lors de son passage à Belfort, le comte de Belleval séjourne à l'hôtel de l'Ancienne-Poste (le meilleur de la ville, sur l'actuelle place Corbis) où « chaque marche de l'escalier sert de lit à des officiers de tous grades »<sup>1</sup>.

Les soldats vivent sous la tente, dans les wagons qui stationnent à la gare, chez l'habitant. Des baraques doivent être construites pour les abriter.

## Arrivée de vivres et de munitions

« Pendant tout ce temps, des armes et des munitions arrivaient peu à peu à Belfort, et permettaient d'armer mieux et successivement les troupes. Des vivres s'y transportaient aussi en abondance et venaient remplir les magasins de la ville, du Château et l'église. De nombreuses voitures de réquisition étaient sans cesse en mouvement entre la gare et les divers lieux de dépôt »<sup>2</sup>.

François-Joseph Thiault est l'un des hommes chargés du transport de ces marchandises : « Notre Bataillon est conduit à la <https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>

gare pour effectuer le transport en ville des provisions de toute sorte qui arrivent par le chemin de fer. Farines, sucre, pain, vin, eau-de-vie, ainsi qu'une grande quantité d'obus, poudre, canons, fusils et autres munitions de guerre »<sup>3</sup>.

\**Francs-tireurs : corps de volontaires combattant parallèlement à l'armée régulière*

\*\**Garde mobile : armée de réserve*

## Bibliographie

<sup>1</sup>René de Belleval, *Journal d'un capitaine de francs-tireurs, Campagne de France 1870-1871*, 1872

<sup>2</sup>Édouard Thiers et Sosthènes de la Laurencie, *la Défense de Belfort*, 5e édition, 1897

<sup>3</sup>François-Joseph Thiault, *Souvenirs du siège de Belfort, 1870-1871*, [www.siegedebelfort.info](http://www.siegedebelfort.info)

## Épisode 10

# L'ennemi est à Mulhouse !

**Des soldats badois sont signalés à Colmar le 14 septembre. Le 16, on les aperçoit à l'Île Napoléon, non loin de Mulhouse, qu'ils investissent le lendemain. Le temps de faire quelques réquisitions et les voilà repartis, suscitant une forte émotion dans la ville dépourvue de troupes et qui s'attend à leur retour à tout moment. Le 20 septembre, des soldats arrivent de Belfort.**

Marcel Poilay prend part à cette « excursion » : « Le commandant supérieur jugeait utile d'y faire une démonstration ». Au comble de la joie, il se réjouit de pouvoir goûter « les plaisirs que nous réservait Mulhouse », mais à l'arrivée, les hommes sont consignés dans une caserne. Son bataillon comprend en effet de nombreux Alsaciens : « On voulait leur éviter l'entraînement, les tentations d'une ville où chacun d'eux comptait nombre de parents et amis, les dangers d'une nuit de débauche ».

### La chasse aux fêtards alsaciens

Pire, le lendemain, il doit se mettre à la chasse aux Alsaciens du régiment qui « connaissaient les moindres détours de la ville. Les issues de la caserne n'avaient pas de secret pour eux. Aussi, dès la nuit venue, qui escaladant un mur, qui enjambant une fenêtre, tous s'échappèrent. Il fallut former des patrouilles, en pleine nuit, et faire la chasse aux délinquants qu'on attrapait par bandes dans les brasseries, les cafés ou les maisons hospitalières. Fâcheuse besogne qui ne s'accomplit pas sans de sérieuses bagarres et de violentes rixes dans lesquelles intervinrent parents et amis de nos recrues »<sup>1</sup>.

### Départ pour le camp de Burnhaupt

Dans son Journal d'un conseiller municipal, le docteur Jean Weber note que « ces troupes, commandées par le colonel Sauterot, montrent peu de discipline, il faut que la garde nationale\* monte en quelque sorte les postes pour elles ; elles se dispersent le lendemain dans différentes directions, dont une grande partie à Burnhaupt pour y former un camp »<sup>2</sup>.

Les hommes y passent plusieurs jours qui laissent à Marcel Poilay « un agréable souvenir. Des Prussiens, pas la moindre nouvelle. Depuis leur coup de main sur Mulhouse, il n'en était plus question »<sup>1</sup>.

### Des espoirs de victoire

Profitant d'une permission, il va avec ses amis visiter Thann où une famille les invite à partager son repas. Les habitants sont « persuadés qu'avec un détachement de l'armée de Belfort à leur porte, les Prussiens n'oseraient plus revenir... Eux aussi croyaient à la magie du mot 'République'. Gambetta, disaient-ils, va organiser nos armées comme en 1792. Notre glorieux Bazaine, comme un lion, va secouer l'ennemi qui s'est accroché à ses flancs. Il franchira les murs de Metz, et écrasera l'armée prussienne. Tout le monde s'enivrait ainsi de chimères et d'illusions »<sup>1</sup>.

### Dernière bonne journée...

Ce dimanche à Thann « fut notre dernière bonne journée. Elle fut aussi la dernière où, dans l'air ambiant respiré par ces patriotes alsaciens, nous avons pu nous prendre à partager leurs illusions. Ensuite, nous n'allâmes que de déceptions en déceptions. Il nous fallut quitter ce beau séjour de Burnhaupt et nous acheminer vers Belfort. Avec ce retour allait commencer la série des jours sombres »<sup>1</sup>.

<https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>

## Bibliographie

<sup>1</sup>Marcel Poilay, *Souvenirs d'un engagé volontaire : Belfort, 1870-1871*, 1907

<sup>2</sup>Jean Weber, *Les Prussiens à Mulhouse en 1870 - Journal d'un conseiller municipal*, 1910

## Épisode 11

### Belfort, dernier bout d'Alsace resté français

**Ce début du mois d'octobre est marqué par l'installation à Versailles du roi de Prusse Guillaume, de son chancelier, Otto von Bismarck, et du chef des armées, Helmuth von Moltke.**

**Après la capitulation de Strasbourg le 27 septembre, les Belfortains craignent à nouveau une attaque ennemie. Les troupes allemandes assiègent Sélestat et Neuf-Brisach et font des réquisitions dans diverses localités alsaciennes.**

Belfort vit au rythme des rumeurs : « Pendant les mois de septembre et d'octobre, les Prussiens passèrent plusieurs fois le Rhin à la hauteur de Chalampé ; ils avaient même établi sur ce fleuve un pont de bateaux permanent. Bientôt ils s'installèrent dans la Harth, d'où ils vinrent à plusieurs reprises visiter Mulhouse et les environs. On s'attendait tous les jours à les voir arriver à Belfort. Un jour, un télégramme annonçait qu'ils marchaient sur cette ville en deux colonnes, dont l'une côtoyait la Suisse. Ordre fut donné de faire sauter le viaduc de Dannemarie. L'opération ne réussit pas. Ce fut un hasard providentiel. La nouvelle alarme était fausse comme les précédentes », raconte Léon Belin, lieutenant de la garde mobile<sup>1</sup>.

#### En route pour les Vosges

À Belfort, le bataillon d'Émile Gluck reçoit l'ordre de se tenir prêt à entrer en campagne. L'administration militaire fournit aux hommes munitions, vivres, armes, vêtements. Le 4<sup>e</sup> bataillon des mobiles du Haut-Rhin quitte Belfort le 2 octobre, musique en tête, par un temps superbe : « En disant adieu à Belfort, il nous semble secouer avec joie nos sandales contre la porte d'un affreux donjon, où il ne nous est échu en partage pendant deux mois que corvées, exercices, gardes à monter, ennuis de toutes sortes enfin ; en campagne, par contre, tout nous apparaît sous de plus riants couleurs »<sup>2</sup>.

#### Le général Cambriels se replie

Après Valdoie, les hommes sont dirigés vers Grosmagny, puis Anjoutey et Saint-Germain, repartent vers Roppe et établissent finalement un campement aux Errues le 5 octobre. Ils repartent quelques jours plus tard, cette fois en direction de Saint-Maurice puis de Remiremont dans les Vosges. Ils doivent rejoindre le général Albert Cambriels, mais celui-ci évacue les Vosges et se replie sur Besançon après des revers face aux troupes allemandes (défaite de La Bourgonce le 6 octobre notamment). Émile Gluck et ses camarades sont alors dirigés vers l'intérieur de la France.

#### Les administrations s'installent à Belfort

Notre ville devient petit à petit, à mesure que les troupes allemandes avancent vers le sud, le dernier bout d'Alsace resté français. Plusieurs administrations s'y sont installées depuis le mois d'août : l'administration du recrutement militaire, la direction des lignes télégraphiques du Haut-Rhin, le commandement de la gendarmerie.

Le préfet du Haut-Rhin, Jules Grosjean, rejoint lui aussi Belfort à la mi-octobre et y restera pendant toute la durée du siège. « En un mot, on peut dire que, pendant cinq mois, la ville de Belfort fut en réalité le chef-lieu du département du Haut-Rhin, et que la Mairie eut à en supporter seule toutes les attributions et toutes les fatigues », explique Édouard Mény, maire de Belfort<sup>3</sup>.

## Bibliographie

<sup>1</sup>Léon Belin, *Guerre de 1870-1871. Le siège de Belfort*, 1871

<sup>2</sup>Émile Gluck, *le 4e bataillon de la mobile du Haut-Rhin - Journal d'un sous-officier*, 1873, 1908

<sup>3</sup>Édouard Mény, *le Siège de Belfort, 1870-1871*, 1871

## Épisode 12

<https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>



# La valse des gouverneurs

**Le 7 octobre, Léon Gambetta, ministre de l'Intérieur, s'échappe de Paris assiégé en montgolfière et parvient à rejoindre la Délégation du gouvernement de la Défense nationale à Tours qui lui confie l'administration de la guerre.**

**Les troupes ennemies prennent Orléans le 11 octobre pendant que, dans les Vosges, le repli des soldats français ouvre au général August von Werder la route de Dijon.**

À la tête de la place forte de Belfort se succèdent les gouverneurs : en septembre, le général de Chargère a été remplacé par le général Albert Cambriels. D'après Marcel Poilay, engagé volontaire, une pétition aurait circulé « réunissant les signatures des principaux habitants et demandant le changement du général de Chargère. Je ne sais si la pétition y fut pour quelque chose, mais quelques jours après, le général Cambriels était appelé au commandement de la place »<sup>1</sup>.

## Cambriels, Chargère, Crouzat

Lorsque ce dernier quitte Belfort avec le corps des Vosges, début octobre, le général de Chargère se retrouve à nouveau commandant. Ce n'est que pour quelques jours.

Il est rapidement remplacé par le colonel d'artillerie Joseph Crouzat qui devient en même temps général. Il met « de l'ordre et de la précision dans cet amalgame [l'artillerie] assez confus assez peu défini, où chacun avait grand'peine à reconnaître la limite de ses devoirs propres et partant de sa responsabilité personnelle », analyse Sothènes de la Laurencie<sup>2</sup>.

## Une bien mauvaise idée...

Le général Crouzat a aussi une idée bien malheureuse : alors que la place manque de projectiles, « ne croyant pas au siège de Belfort, ou se faisant une fausse idée d'une défense de place, [il] n'avait réclamé aucune augmentation de nos approvisionnements existants, il avait même éconduit le directeur des forges d'Audincourt qui offrait de nous fournir tout de suite un grand nombre de projectiles rayés, et de transporter sur la place de Belfort un matériel capable de fournir pendant tout le siège ce que nécessiterait le tir de la place », regrette Sothènes de la Laurencie. Lorsque les Prussiens arriveront dans la région, l'une de leurs premières visites sera pour ces forges, « dont ils se servirent pour la fabrication de leur immense approvisionnement, nous renvoyant ainsi la fonte que nous avions refusée »<sup>2</sup>.

## Des routes à surveiller

Le gouverneur de Belfort fait aussi surveiller les routes tout autour de Belfort. Pour les soldats, c'est l'occasion de sortir de la place forte.

Ainsi, François-Joseph Thiault, avec sa compagnie, multiplie les reconnaissances à Phaffans, Vétrigne, Grosmagny, Bessoncourt : « Ces marches nous font beaucoup de bien ». Il passe aussi quelques jours aux Errues « sous une pluie affreuse »<sup>3</sup>.

Les hommes marchent ensuite vers Fontaine et établissent leur camp à Lacollonge pour garder les routes d'Altkirch et Dannemarie, où des Prussiens auraient été aperçus.

## Un « pénible accident »

C'est là que survient un terrible accident : « Au moment de la relève, la garde qui doit remplacer dépose les fusils au pied d'un arbre, et sans se douter qu'ils étaient chargés, un mobile descendant des factions met en joue un de ses camarades, manière de plaisanter et tue celui-ci (ordre nous était donné dans les postes avancés d'avoir les fusils chargés). Le pauvre moblot faisait peine à voir, et jetait des cris affreux. Il a fallu le ramener au camp de force et le surveiller, il voulait attenter à ses jours pour ne pas survivre à sa malveillance. Le lendemain nous sommes allés toute la Compagnie enterrer ce jeune homme à Saint-Germain il était originaire de Servance »<sup>3</sup>.

## Bibliographie

<sup>1</sup>Marcel Poilay, *Souvenirs d'un engagé volontaire : Belfort, 1870-1871*, 1907

<sup>2</sup>Sothènes de la Laurencie, *Étude technique sur le service de l'artillerie dans la place de Belfort pendant le siège de 1870-1871*, 1872

<sup>3</sup>François-Joseph Thiault, *Souvenirs du siège de Belfort, 1870-1871*, [www.siegedebelfort.info](http://www.siegedebelfort.info)

## Épisode 13





## Denfert-Rochereau : une conception offensive de la défense

**En ce mois d'octobre, la France reconstitue des armées dans le nord du pays, au sud de la Loire et dans les vallées du Doubs et de la Saône. L'armée du général prussien August von Werder progresse vers Dijon, Belfort verrouillant Besançon et la Franche-Comté<sup>1</sup>.**

**À Belfort, un nouveau commandant est nommé par Léon Gambetta le 19 octobre : c'est Aristide Denfert-Rochereau.**

Qui est Aristide Denfert-Rochereau ? Le futur « Lion de Belfort » est né en 1823 dans les Deux-Sèvres. Après des études à l'École polytechnique et à l'École d'application de Metz dont il sort lieutenant du génie, il a participé au siège de Rome (1849), à la guerre de Crimée (1854-1855) où il a été blessé deux fois, avant de partir pour l'Algérie.

### Un fin connaisseur des forces et faiblesses de la place

Ce républicain (et protestant) est devenu chef du génie à Belfort en 1864 et a supervisé la construction du fort des Barres. Il connaît donc bien la place et ses faiblesses. Il a déjà demandé en vain la construction d'un fort sur le plateau de Bellevue et la fortification des Hautes et des Basses-Perches (lire l'[épisode n°5](#)).

Grâce à l'appui du général Dourelaine, il a pu lancer la construction des redoutes des Perches et des lignes des faubourgs (lire l'[épisode 8](#)).

### Une nouvelle doctrine de défense

Une fois nommé commandant de Belfort, il peut pleinement exprimer ses idées et révolutionne la doctrine alors en vigueur : l'armée française a pour habitude de se calfeutrer dans une place et de ne plus en bouger. Denfert, lui, décide « qu'on occuperait Bellevue ainsi que les villages de Pérouse, de Danjoutin, de Cravanche, le hameau de la Forge, le Mont, le bois de la Miotte, avec des grand'gardes en avant de ces positions, aussi loin que possible »<sup>2</sup>, expliquent Édouard Thiers et Sosthènes de la Laurencie dans la Défense de Belfort.

L'objectif ? « Occuper et disputer pied à pied toutes les positions extérieures à la place... ».

### Retarder l'ennemi

Denfert pense en effet « qu'il serait toujours temps de s'enfermer dans les remparts (...), mais qu'on aurait obtenu jusque-là l'immense avantage de tenir le cordon d'investissement très éloigné, et d'obliger l'ennemi à une série d'attaques de vive force. Ces attaques sur des villages ou des positions armées de tranchées défensives et protégées par les feux des forts ou des redoutes, seraient très coûteuses pour l'ennemi, et retarderaient de beaucoup le moment où il pourrait approcher assez pour installer ses batteries et bombarder la place »<sup>2</sup>. C'est ce que l'on appelle la « défense avancée ».

Avec ce dispositif, la citadelle prend une importance nouvelle, offrant « un point central et dominant, admirablement situé pour seconder de sa puissante artillerie tous les ouvrages et toutes les positions, devenant ainsi comme la cheville ouvrière de toute la défense »<sup>2</sup>.

De nombreuses améliorations sont également apportées à l'armement : nouvelle disposition des pièces, modifications des techniques de tir pour en augmenter la portée, blindages pour protéger les pièces...

### La raison « morale » de la réussite

Dans la préface de la Défense de Belfort, Aristide Denfert-Rochereau explique également les nouvelles relations qu'il a souhaité instaurer entre un supérieur hiérarchique et ses subordonnés : il rejette « l'esprit d'obéissance absolue [qui] s'est de plus en plus exagéré sous le dernier empire » et qui empêche « presque complètement entre l'inférieur et le supérieur tous rapports verbaux et toute discussion technique suffisamment libres pour qu'ils pussent s'éclairer mutuellement ».

Il lui préfère des « mœurs républicaines » et permet à ses hommes d'apporter leurs idées, discutant avec eux de leurs suggestions pour améliorer la défense de la place. Il obtient ainsi « un concours libre, intelligent et actif » qui pour lui est la « cause, en quelque sorte d'ordre moral »<sup>1</sup> qui va permettre à Belfort de résister aussi longtemps.

<https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>

## Bibliographie

<sup>1</sup>Auguste Marais, *Un Français Le colonel Denfert-Rochereau*, 1884

<sup>2</sup>Édouard Thiers et Sosthènes de la Laurencie, *la Défense de Belfort*, 5e édition, 1897

## Épisode 14

# En attendant les Prussiens, priorité aux travaux

**En Alsace, les troupes ennemies progressent : siège de Neuf-Brisach, de Sélestat (qui se rend le 24 octobre). Les régiments allemands vont et viennent, à Colmar, Mulhouse et ailleurs, font des réquisitions, sans rencontrer de grande résistance, si ce n'est quelques groupes de francs-tireurs\*.**

**À Belfort, on poursuit les préparatifs et on s'interroge : les Prussiens vont-ils finir par arriver ?**

Pendant que les Prussiens poursuivent leurs allées et venues dans la plaine d'Alsace, Belfort se perd en conjectures face aux rumeurs qui annoncent leur arrivée. « On avait été si souvent trompé à Belfort, qu'à la fin on ne croyait presque plus à la possibilité d'un siège. La saison était, disait-on, trop avancée ; dans cette contrée l'hiver est rigoureux, la neige abondante. Il ne viendra pas à l'idée de l'état-major prussien de commencer aussi tard un siège que la force de la place rendra long et difficile. L'autorité militaire activait toutefois les travaux de défense », se souvient Léon Belin, lieutenant de la garde mobile.

## Un inconfortable séjour aux Perches

Les travaux avancent aux Perches. La compagnie de Marcel Poilay, engagé volontaire, y est dirigée le 25 octobre. Après une quinzaine de jours passés sous la tente et dans la boue à Bessoncourt, il va désormais vivre dans ces redoutes.

« Avec une activité fiévreuse, les derniers préparatifs de défense s'effectuaient. Un grand nombre d'ouvriers civils, terrassiers, charpentiers, menuisiers avaient été réquisitionnés. Leur grouillement, dans cette petite redoute, ressemblait à celui d'une fourmilière »<sup>2</sup>.

Les abords des Perches sont déboisés, les troncs coupés à une soixantaine de centimètres au-dessus du sol, taillés en pointe, avec un réseau de fil de fer tendu entre eux.

## L'armement du château réorganisé

La citadelle ressemble elle aussi à une fourmilière. Dans le système de défense du gouverneur de Belfort, elle occupe en effet une place centrale (lire [l'épisode n°13](#)).

On refait le revêtement des murs à la tour des Bourgeois, à l'enceinte supérieure et au cavalier\*\*, une opération qui nécessite 600 gabions à réaliser, installer et consolider.

On réorganise l'installation des canons, on les place sur de nouvelles plateformes faites de rails de chemin de fer, on construit des cages de bois et de fer pour protéger les pièces d'artillerie...<sup>3</sup>

## Des milliers de rails à transporter

Il faut pour cela des milliers de rails pesant chacun 210 kg, acheminés depuis la gare par des charrettes puis, lorsque celles-ci viendront à manquer, par les hommes eux-mêmes.

Rien qu'au cavalier, 1 000 rails sont mis en place et recouverts d'un mètre de fumier et de 2,50 mètres de terre « qu'il fallut monter à bras dans des caisses-civière faites sur place et pour cet usage », raconte Sosthènes de la Laurencie. « On faisait jusqu'à cinq ou six voyages en 24 heures. 4 000 ou 5 000 rails furent ainsi apportés. Quant aux bois, se chiffrant par un nombre total de 2 000 pièces au moins (...) ils furent tous coupés par les hommes de la batterie dans les bois des Perches ou des Fourches-sur-Merveaux, pour être ensuite conduits au Château »<sup>3</sup>.

## Des maisons détruites pour la défense de la place

En ville, le génie parachève la ligne des faubourgs, avec « une tranchée large et profonde qui, traversant les trois faubourgs de Montbéliard, de France et des Ancêtres, décrivait une courbe dont les extrémités aboutissaient à la Savoureuse », formant une deuxième enceinte à l'ouest de la place, précise Léon Belin. « On travailla sans relâche aux préparatifs de défense et l'on compléta les approvisionnements »<sup>1</sup>.

\*Francs-tireurs : volontaires formant des corps francs, sorte d'armée parallèle

\*\*Cavalier : terre-plein recevant de l'artillerie, élevé au-dessus d'un autre ouvrage pour en doubler les tirs.

<https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>

<sup>1</sup>Léon Belin, *Guerre de 1870-1871. Le siège de Belfort*, 1871

<sup>2</sup>Marcel Poilay, *Souvenirs d'un engagé volontaire, 1870-1871*, 1907

<sup>3</sup>Sosthènes de la Laurencie, *Étude technique sur le service de l'artillerie dans la place de Belfort pendant le siège de 1870-1871*, 1872

## Épisode 15

# Un état des lieux à la veille du siège

**Le 30 octobre, on apprend à Belfort la capitulation de Metz. En se rendant, le général Achille Bazaine livre à l'armée prussienne du matériel et 137 000 hommes de l'armée du Rhin, la garnison de la place, les blessés et malades, la garde mobile, soit plus du double des pertes de Sedan<sup>1</sup> ! Une partie des troupes ennemies occupées au siège peut être envoyée en Alsace. Pour Belfort, la menace se précise...**

« La capitulation de Strasbourg avait eu lieu le 27 septembre et avait produit une douloureuse sensation dans tous les cœurs français ; cependant rien n'indiquait encore à cette époque que Belfort dût être immédiatement assiégé. Mais, après la capitulation de Metz, arrivée le 27 octobre, il n'y eut plus de doute pour personne que notre tour allait arriver »<sup>2</sup>, écrit Édouard Mény, maire de Belfort.

La Ville de Belfort évacue vers Faverois les 27 orphelins dont elle a la charge. Un tiers des habitants a quitté la ville ; il ne reste donc plus que 4 000 habitants environ, qui ont fait des provisions de vivres pour tenir un siège de 90 jours.

### 16 200 hommes pour la garnison

La garnison belfortaine réunit environ 16 200 hommes : quelques bataillons de l'armée régulière et surtout des gardes mobiles sans grande expérience venus du Haut-Rhin, de Haute-Saône, du Rhône, de Haute-Garonne, de Saône-et-Loire, des Vosges...

Ils ont des vivres pour plus de 180 jours (farine, biscuits, riz, légumes secs, viandes salées), un troupeau d'environ 1 000 bêtes à cornes pouvant durer plus de 150 jours, une grande quantité de café, du vin et de l'eau-de-vie pour 150 jours. Pour nourrir les bêtes, 100 à 150 jours de fourrages ont été prévus.

### Un armement encore imparfait

Les hommes disposent de plus de 8 millions de cartouches, de 400 000 kg de poudre, de 300 bouches à feu (canons, mortiers...), de dizaines de milliers de projectiles de tous types, mais avec une pénurie de certains calibres et des projectiles datant, pour certains, de Vauban<sup>3</sup> !

L'armement de la citadelle est satisfaisant, les blindages des casernes sont encore incomplets mais une première couche de terre a été apportée. La caserne de la citadelle n'est pas encore préservée ; elle sera dotée plus tard d'un blindage fait de... sacs de farine.

La redoute des Hautes-Perches est à peu près achevée et armée. Aux Basses-Perches, des abris doivent encore être aménagés, tout comme à Bellevue où le fort est peu avancé. Il faut aussi travailler à la tranchée défendant la gare. Quant aux villages et aux positions avancées, ils ne sont pas encore retranchés<sup>3</sup>.

### Toutes les routes surveillées

Toutes les routes menant à Belfort sont gardées par des détachements de la garnison. Des soldats ont été envoyés à Dannemarie pour garder le viaduc sur la Largue et le détruire à l'arrivée des Prussiens.

François-Joseph Thiault est du voyage. Le 22 octobre, il est, avec une vingtaine d'hommes de sa compagnie, détaché vers Valdieu « pour garder une poudrière qui se trouve sous la ligne du chemin de fer de Belfort à Mulhouse, et sur le canal du Rhône au Rhin (...). Tous les deux jours nous allons 2 hommes avec le sergent ou un caporal, chercher le mot d'ordre ainsi que les provisions à Dannemarie et rendre compte à nos chefs de ce qui se passe. Nous restons huit jours ainsi, sans être inquiétés ».

### Les Prussiens sont là !

Et puis, le 31 octobre au soir, les événements se précipitent... À 22 h, son groupe reçoit l'ordre de rejoindre Dannemarie immédiatement « en prenant toutes les précautions possibles », par petits groupes, sans lumière et sans bruit. Le temps est épouvantable, il pleut, il vente, les hommes avancent à travers champs, de l'eau jusqu'à mi-jambe. À 5 h du matin, en ce 1<sup>er</sup> novembre 1870, ils aperçoivent enfin les premières maisons de Dannemarie et entendent au loin des coups de fusil et <https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>

de canon. On leur offre du café à la mairie puis ils se rendent à la gare.

## Dernier convoi pour Belfort

« Il est 7 heures ½ du matin, toutes les troupes qui stationnaient à Dannemarie et les environs font partie de ce convoi. À peine roulons-nous depuis 5 minutes qu'un arrêt brusque vient suspendre la marche du train, croyant à une attaque on se précipite aux portières, il n'en est rien, on entend une forte détonation suivie d'un bruit sourd ; on vient de faire sauter le viaduc du chemin de fer après y avoir passé, il était temps, les Prussiens en très grand nombre, entrent à Dannemarie, quelques-uns même suivant la voie ferrée essaient quelques coups de feu sur notre train mais sans nous faire aucun mal. Nous voici à Belfort, il est grand temps »<sup>4</sup>

## Bibliographie

<sup>1</sup>François Roth, 1870

<sup>2</sup>Édouard Mény, *le Siège de Belfort, 1870-1871*, 1871

<sup>3</sup>Édouard Thiers et Sosthènes de la Laurencie, *la Défense de Belfort*, 5<sup>e</sup> édition, 1897

<sup>4</sup>François-Joseph Thiault, *Souvenirs du siège de Belfort, 1870-1871*, [www.siegedebelfort.info](http://www.siegedebelfort.info)

## Épisode 16

# Belfort encerclé par les Prussiens !

**À cause de la capitulation de Metz fin octobre, les troupes ennemies peuvent se préparer à affronter l'armée de la Loire. À Belfort, après des semaines de rumeurs et de fausses nouvelles, la perspective d'un siège n'est plus une simple menace, mais devient une réalité !**

À Dannemarie, les soldats français ont pu dynamiter le viaduc sur la Largue le 1<sup>er</sup> novembre et rentrer à Belfort (lire [l'épisode n° 15](#) de notre feuilleton). Ce soir-là, les troupes du général prussien Udo von Tresckow occupent une ligne allant de Sentheim à Soppe et Diefmatten. Séparées en différentes colonnes pour envelopper Belfort, elles affrontent nos mobiles le lendemain dans plusieurs localités, causant les premières pertes en hommes.

« Nous avons perdu dans les trois affaires de Grosmany, Roppe et Éloie, 165 hommes tués, blessés ou disparus, dont la presque totalité (151 hommes) appartenait au bataillon de la Haute-Saône engagé à Grosmany », indiquent Édouard Thiers et Sosthènes de la Laurencie<sup>1</sup>.

## Un encerclement total

Le 3 novembre, notre ville est complètement encerclée : « À deux heures de l'après-midi, l'investissement était fermé. Le dernier train pour Besançon ne put pas partir (...). Belfort n'avait donc plus rien à attendre de l'extérieur et était livré à ses propres ressources »<sup>1</sup>. Les Prussiens poussent jusqu'à Delle, Montbéliard (6 novembre) et Héricourt (8 novembre).

Autour de Belfort, ils s'empressent de se retrancher dans les villages occupés, pendant que les forts belfortains tirent leurs premiers projectiles pour gêner leurs travaux. C'est le début d'un terrible chœur qui va rythmer la vie des Belfortains pendant de longues semaines...

## Des échanges « courtois »

Le 4 novembre, un parlementaire prussien se présente à la porte du Vallon, porteur d'un message du général von Tresckow au colonel Aristide Denfert-Rochereau : « Je n'ai pas l'intention de vous prier de me rendre la place de Belfort, mais je vous laisse le soin de juger s'il ne conviendrait pas d'éviter à la ville toutes les horreurs d'un siège, et si votre conscience, votre devoir ne vous permettraient pas de me livrer la forteresse dont vous avez le commandement. Je n'ai, en vous envoyant cet écrit très-respectueux, d'autre intention que de préserver autant que possible la population du pays des horreurs de la guerre. C'est pourquoi je me permets de vous prier de vouloir bien, dans la limite de vos pouvoirs, faire connaître aux habitants que celui qui s'approchera de ma ligne d'investissement à portée de mes canons mettra sa vie en danger ».

## Une réponse polie mais ferme

Le colonel Denfert répond non moins poliment que « en pesant dans ma conscience les raisons que vous me développez, je ne puis m'empêcher de trouver que la retraite de l'armée prussienne est le seul moyen que conseillent à la fois l'honneur et l'humanité pour éviter à la population les horreurs d'un siège ».

Ces courriers sont affichés en mairie ; Denfert y ajoute une proclamation à la population et à la garnison « Nous ferons tous nos efforts pour tenir l'ennemi aussi éloigné que possible de la place, et nous comptons à cet effet sur le patriotisme et le concours de la population. Mais quelque succès que nous puissions obtenir dans cette voie, nous ne devons pas nous dissimuler que

<https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>

## Bibliographie

<sup>1</sup>Édouard Thiers, Sosthènes de la Laurencie, *la Défense de Belfort*, 5<sup>e</sup> édition, 1897

## Épisode 17

# Les Belfortains d'humeur combative !

**Cette fois, ça y est : Belfort est bel et bien encerclé. Pendant que les canons belfortains commencent à tonner, soldats et civils s'empressent de poursuivre leurs préparatifs. Le maire, Édouard Mény, veille à ce que ses concitoyens soient prêts à affronter le siège.**

« Pendant la première semaine du blocus, une activité singulière régna dans tous les corps de la garnison » raconte un soldat volontaire anonyme. Les artilleurs vont chercher des branchages dans les bois des Perches et de Pérouse et des rails sur la voie de chemin de fer. On déplace les munitions de l'arsenal dans les différents forts, on poursuit les blindages, on établit des fils télégraphiques pour que la Citadelle puisse communiquer avec les forts et les villages occupés par les Français... L'ennemi ne cesse d'envoyer des émissaires pour toutes sortes de motifs, avec un dessein secret : observer les défenses de Belfort. Tant et si bien que le colonel Aristide Denfert-Rochereau avertit que « les parlementaires ne devaient plus venir sans une mission sérieuse et qu'ils devaient se présenter par la route de Roppe »<sup>1</sup>. Quant aux canons belfortains, ils font entendre leur « voix de bronze » pour retarder les travaux des troupes ennemies.

### Des abris et de l'eau

Édouard Mény prévient les habitants « que le moment est venu pour chacun de faire des provisions d'eau dans les maisons, pour combattre les incendies en cas de siège »<sup>2</sup>. Chacun est tenu d'avoir sur les paliers un bac ou un seau rempli d'eau, de façon à pouvoir éteindre immédiatement un début d'incendie. Les portes des maisons doivent de plus rester ouvertes.

Il fait aussi appel aux volontaires pour créer un service d'incendie et entreprend d'établir « sur les points les plus fréquentés de la voie publique, dans la Ville et dans les faubourgs, des abris adossés aux maisons, et construits avec des traverses des chemins de fer, ou de forts madriers »<sup>2</sup>. Plusieurs habitants en font construire à leurs frais devant leur maison.

La Ville fait également remettre en état « tous les puits des établissements de la Ville et ceux des maisons particulières ; et enfin, on avait rattaché la conduite d'eau de la Ville à celle du chemin de fer, qui a fonctionné presque régulièrement »<sup>1</sup>. Il était à craindre en effet que les Prussiens ne coupent la conduite d'eau alimentant Belfort, située entre Valdoie et Évette.

### Les habitants gardent le moral

Dans son journal, le soldat Édouard Doll note, le 5 novembre, que « les rues sont, toute la journée, un peu moins animées que la veille, mais toujours l'attitude de la population et de la garnison dénote beaucoup de confiance et de résolution : on se prépare avec calme et sang-froid, la garnison à résister vigoureusement et les habitants à subir les conséquences du bombardement »<sup>3</sup>.

Marcel Poilay confirme l'état d'esprit combatif des Belfortains : « Groupée autour de son maire, M. Mény, on la sentait prête à tous les sacrifices, à tous les dévouements... Une sorte de bonne humeur régnait dans la population comme dans l'armée. On ne se faisait pas faute de gouailler ces 'têtes de Bosche' »<sup>4</sup>.

### Vrai siège ou blocus passager ?

Certains montrent encore de l'incrédulité sur la possibilité d'un siège de longue durée, explique le soldat volontaire anonyme : « On s'attendait généralement à un simple blocus qui immobilisât la petite armée de Belfort. Certaines phrases de journaux venaient à l'appui de cette opinion, et, malgré la présence des troupes ennemies, elles portaient plutôt à croire à un siège de Lyon qu'à un siège de Belfort... On estimait volontiers que, pour un but essentiellement politique, ils [les Prussiens] se fieraient aux négociations de la diplomatie et que, militairement parlant, ils se contenteraient d'annihiler, ou plutôt de restreindre son action [de la place de Belfort] »<sup>1</sup>. Il ajoute que « l'état des esprits était excellent. On peut dire que la certitude morale imposée par la force des circonstances est un puissant ressort d'énergie et de détermination » pour les habitants, avec la volonté « de ne pas démériter à leurs propres yeux »

## Bibliographie

<sup>1</sup>Volontaire de l'armée de Belfort anonyme, *Impressions et souvenirs du siège de Belfort*, 1871

<https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>



<sup>2</sup>Édouard Mény, *le Siège de Belfort*, 1870-1871

<sup>3</sup>Édouard Doll, *Journal du siège de Belfort*, 1909

<sup>4</sup>Marcel Poilay, *Souvenirs d'un engagé volontaire : Belfort, 1870-1871*, 1907

## Épisode 18

# Une nouvelle routine pour la garnison

**Les combats font rage dans l'Est (Haute-Saône, Marne, Côte d'Or...), la région de la Loire et autour de Paris. Les Prussiens poussent jusque dans l'Aisne et les Ardennes, pendant qu'à Belfort, les soldats doivent s'habituer aux dures réalités du siège.**

Avec le début du siège, les soldats ont dû adopter de nouvelles habitudes. « *L'artillerie doit toujours être à portée des pièces, l'infanterie avait à faire le service pénible et dangereux des grand'gardes\** »<sup>1</sup>, explique un soldat anonyme, pendant que les sentinelles se relaient sur les remparts et que les travaux se poursuivent.

### Des conditions d'hébergement difficiles...

L'hébergement des soldats est toujours problématique. « *À l'époque de l'investissement, une grande partie de la garnison était logée dans des casemates, des tours, des casernes ou dans des abris solidement construits et recouverts de terre comme aux Perches. Malheureusement ces abris étaient fort exigus. Il y en avait qui n'atteignaient pas intérieurement la hauteur d'un homme de grande taille ; d'autres, plus élevés, renfermaient un étage consistant en un lit de camp placé à moitié de la hauteur* »<sup>1</sup>.

D'autres hommes occupent les villages et hameaux voisins ou dorment sous la tente (Perches, camp retranché) voire dans des wagons aux abords de la gare.

### ...mais pas pour tout le monde

Certains ont plus de chance : le soldat Édouard Doll, affecté au service du recrutement, travaille dans un bureau et se félicite de la pendaison de crémaillère de sa « *popote du recrutement* » : « *Nourriture saine et abondante, quoique modeste et modestement servie ; quant au local, c'est la chambre à coucher des deux sergents qui nous sert de cuisine et de salle à manger, puis de fumoir et de salon. Malgré la simplicité de cette installation, nos familles seraient bien rassurées en la voyant.* »<sup>2</sup>

Le 11 novembre, il note la première chute de neige. La vie sous la tente devient plus difficile ! Des baraquements s'élèvent contre des murs de jardins, des trous sont creusés dans la terre et recouverts de planches.

### Les villages voisins incendiés

Les soldats n'ont plus le droit de loger chez l'habitant, de circuler en ville sans permission ou d'acheter des vivres chez les commerçants (elles sont réservées aux civils) ou de « *s'habiller en bourgeois* ».

Le tir des forts belfortains ne cesse pas, incendiant plusieurs villages : Vézelois, Chèvremont, Valdoie, Essert...

Des escarmouches opposent les forces en présence, à Chalonvillars, Sévenans... L'événement le plus sérieux a lieu le 15 novembre à Bessoncourt, où l'ennemi est retranché. 2 000 soldats français sont chargés de prendre le village.

### Un incident sérieux à Bessoncourt

François-Joseph Thiault est au cœur de l'action : « *Il fait jour, avançons lentement en avant du bois de Bessoncourt, lorsque des coups de fusil retentissent du côté de l'ennemi qui se trouve logé dans les bois. Nous ripostons et en un clin d'œil la bataille se trouve engagée, notre commandant est tué d'une balle au front, les Prussiens sortent du bois en si grand nombre qu'ils nous obligent à battre en retraite (...), on tiraille, la panique est à son comble. Deux capitaines (Merbonne et Perret) sont hors de combat. Chacun se retire un peu en débandade du côté de la place* »<sup>3</sup>. Belfort perd 200 hommes dans l'affaire.

Cet événement « *fit une pénible impression à Belfort. En passant de bouche en bouche, il prit des proportions énormes. En réalité, l'on n'avait pas atteint le but qu'on s'était proposé, mais on avait fait beaucoup de mal aux Prussiens. Il n'y avait pas lieu de donner à l'échec de Bessoncourt les proportions d'un désastre* », analyse Léon Belin, lieutenant de la garde mobile attaché à l'état-major du gouverneur de la place<sup>4</sup>.

### Les canons allemands arrivent...

Le même jour, la fonderie installée début novembre à proximité de la porte de France pour pallier le manque de certains

obus produit son premier projectile

<https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>

obus produit son premier projectile.

Côté allemand, le dynamitage du viaduc de Dannemarie freine l'acheminement des hommes, du matériel et de la nourriture mais, le 18 novembre, les premiers canons venus de Sélestat et de Neuf-Brisach arrivent à la Chapelle-sous-Rougemont.

\*surveillance aux avant-postes

## Bibliographie

<sup>1</sup>Volontaire de l'armée de Belfort anonyme, *Impressions et souvenirs du siège de Belfort*, 1871

<sup>2</sup>Édouard Doll, *Journal du siège de Belfort*, 1909

<sup>3</sup>François-Joseph Thiault, *Souvenirs du siège de Belfort, 1870-1871*, 1871

<sup>4</sup>Léon Belin, *le Siège de Belfort*, 1871

## Épisode 19

# L'ennemi passe à l'attaque

**Villers-Bretonneaux (Somme), Beaune-la-Rolande (Loiret), Champigny (Île de France)..., les armées formées tant bien que mal par le gouvernement de la Défense nationale subissent de multiples revers face aux Prussiens. À Belfort, le face-à-face des soldats français et allemands se poursuit pendant que se prépare la première attaque sérieuse des Prussiens.**

« Une sorte de zone neutre s'était spontanément établie entre les postes ennemis et les nôtres » expliquent Édouard Thiers et Sosthènes de la Laurencie dans la Défense de Belfort<sup>1</sup>. Une « neutralité » troublée périodiquement par de « petites luttes » et « petites victoires des nôtres » au Salbert, à Valdoie, Éloie, Offemont, Vétrigne, Andelnans, Botans, Essert...

## Des éclaireurs pour harceler l'ennemi

Pour harceler l'ennemi, le colonel Aristide Denfert-Rochereau décide, vers le 20 novembre, la création de huit compagnies d'éclaireurs composées de soldats volontaires qui opèrent librement, chacune sur un secteur. « C'était comme une sortie permanente de la place, insaisissable pour l'ennemi, grâce à son extrême mobilité qui, jointe à la très grande habitude du terrain, la rendait redoutable et qui produisit, en détail, une grosse somme de dégâts. »<sup>1</sup>

Marcel Poilay, engagé volontaire, est cantonné aux Perches où il périt d'ennui, jusqu'à ce qu'il découvre la création de ces compagnies : « Jamais article inséré dans un rapport militaire ne causa tressaillement de joie pareil à celui qui s'imposa à moi » s'enthousiasme-t-il.

## Bataille pour un champ de choux

« Mes vœux les plus ardents allaient être comblés : courir les aventures, errer aux avant-postes, faire la chasse à l'ennemi, le dépister, le saisir, le toucher, tirer son coup de fusil, à coup sûr se servir de sa baïonnette ! ».

Inscrit le premier, il entre avec le grade de caporal dans l'une des compagnies. Les sorties se transforment parfois en « expéditions gastronomiques » : toujours avides d'améliorer l'ordinaire, les hommes se régalaient des vivres découverts dans les maisons à l'abandon ou encore de ce champ de choux disputé à un poste ennemi d'une douzaine d'hommes qui « paraissaient stupéfaits par notre audace : leur manger ainsi leurs choux, à leur nez, à leur barbe ! La rentrée à Pérouse fut triomphale. On s'empressait, on nous félicitait »<sup>2</sup>.

## Position délicate au Mont

En ville et dans les forts, les travaux n'ont pas cessé : la Citadelle, la Miotte et la Justice sont solidement armés, il manque toujours des abris à Bellevue, la gare a été transformée en une sorte de grande redoute reliée au fort de Bellevue par une tranchée. Pérouse et Danjoutin sont assez bien organisés, tout comme le hameau de la Forge.

Au Mont, par contre, plusieurs compagnies sont cantonnées dans des conditions terribles, sans abris, de l'eau et de la boue jusqu'au genou, sans vêtements convenables, dans l'impossibilité de se reposer vraiment.

## Les Prussiens à l'attaque

C'est là qu'a lieu, le 23 novembre, une attaque sérieuse des Prussiens. Les Français résistent pendant une vingtaine d'heures mais « réduits à leurs seules forces, surmenés par la vie au'ils subissaient depuis dix jours, épuisés par la lutte ils durent <https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>

d'heures mais, « Reduits à leurs seules forces, saignées par la vie qu'ils subissaient depuis dix jours, épuisés par la fatigue, ils durent battre en retraite. Ils revinrent à Belfort dans un état piteux qui fit impression »<sup>3</sup>, raconte un soldat anonyme. « Ils en revinrent démoralisés, dans un état déplorable, et beaucoup d'entr'eux en rapportèrent le germe de la petite vérole et de la fièvre typhoïde qui firent depuis un grand nombre de victimes dans la ville et dans la garnison », constate Édouard Mény<sup>4</sup>, maire de Belfort.

## L'ennemi bien installé sur la rive droite de la Savoureuse

Fin novembre, l'ennemi parvient à s'établir à Bavilliers et à creuser une tranchée à 1 100 mètres du fort de Bellevue. C'est là que se trouve François-Joseph Thiault depuis le 25 novembre. Les Prussiens se rapprochent : « ...les obus tombent sur le bâtiment où nous sommes et nous y délogent, le feu éclate une heure après un peu partout ; le bataillon sort et échange bien quelques coups de feu mais la canonnade ne cesse pas, nos chefs logent tous en ville et nous sommes sans commandement ; nous nous replions sur Belfort un peu à la débandade, en regardant l'incendie »<sup>5</sup>.

## L'heure du bombardement approche

Cette attaque sur Bellevue n'est pas sérieuse et le fort reste aux mains des soldats français, mais l'ennemi, maître du Mont, de Cravanche, d'Essert et de Bavilliers, se trouve désormais solidement installé sur la rive droite de la Savoureuse.

« Le gouverneur avertit les habitants d'avoir à prendre toutes les précautions pour se prémunir, autant que possible, contre les effets d'un bombardement qui pouvait désormais commencer d'un moment à l'autre, note Léon Belin<sup>6</sup>. Il prescrit de faire les enterrements à la tombée de la nuit et sans cortège, pour éviter des rassemblements qui eussent attiré les feux de l'ennemi, de ne point allumer le gaz dans les faubourgs et de ne point circuler de nuit avec des flambeaux ».

## Bibliographie

<sup>1</sup>Édouard Thiers, Sosthènes de la Laurencie, *la Défense de Belfort*, 5<sup>e</sup> édition, 1897

<sup>2</sup>Marcel Poilay, *Souvenirs d'un engagé volontaire : Belfort, 1870-1871*, 1907

<sup>3</sup>Volontaire de l'armée de Belfort anonyme, *Impressions et souvenirs du siège de Belfort*, 1871

<sup>4</sup>Édouard Mény, *le Siège de Belfort, 1870-1871*

<sup>5</sup>François-Joseph Thiault, *Souvenirs du siège de Belfort, 1870-1871*, 1871

<sup>6</sup>Léon Belin, *le Siège de Belfort*, 1871

## Épisode 20

# 3 décembre : les premiers obus s'abattent sur Belfort

**En ce début du mois de décembre, la France connaît une nouvelle et lourde défaite à Orléans : après avoir été perdue puis reprise par les troupes françaises, la ville est finalement investie par les Prussiens. Les Belfortains, eux, vont voir s'abattre sur leur cité et ses abords directs les premiers projectiles allemands.**

« Avec le mois commence le froid ; la température est descendue aujourd'hui à 7 ou 8 degrés au-dessous de zéro » note Gaston Damée, habitant réfugié dans une cave rue des Quatre-Vents. En ce jeudi 1<sup>er</sup> décembre, il imagine que « le général de Tresckow, qui a promis de donner en quelques jours Belfort à son pays, doit éprouver une singulière déception ; il voit que notre résistance justifie le nom donné quelquefois à notre ville de 'Gibraltar alsacien' »<sup>1</sup>.

## L'ennemi prêt à tirer

Dans la nuit du 2 au 3 décembre, toutefois, « une énorme tranchée fut faite comme par enchantement ; des centaines d'hommes y travaillèrent activement. L'aurore du 3 se leva sur des batteries de siège parfaitement disposées », raconte un soldat volontaire anonyme<sup>2</sup>.

Elles entament aussitôt leur terrible ouvrage. « Dès 7 heures du matin quelques obus tombent sur le faubourg du Fourneau. À 8 heures, on trouve des éclats en ville. Des projectiles font explosion au pied du Château et dans le voisinage de l'arsenal. On apprend

en même temps que l'ennemi dirige sur les forts de Bellevue et des Barres un feu assez violent. Il n'y a plus d'illusions possibles. C'est le bombardement qui commence », constate le lieutenant Léon Belin<sup>3</sup>.

## Une pluie de fer

« C'était comme une pluie de fer s'abattant tout à coup brusquement sur nous », racontent Édouard Thiers et Sosthènes de la Laurencie. Le sifflement strident des projectiles et le fracas des maisons atteintes de toutes parts donnaient un terrible démenti aux <https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>

Laurence. Le sifflement strident des projectiles et le fracas des maisons atteintes de toutes parts dominaient un terrible démentir aux illusions de la population qui, malgré les avertissements du gouverneur\*, ne croyait plus au bombardement après trois jours de silence, dus aux obstacles que le mode de défense employé avait opposés à l'ennemi. »<sup>4</sup>

## Les Belfortains se réfugient dans les caves

« C'est ce jour-là que les habitants entrèrent généralement dans les caves » indique Édouard Mény, maire de Belfort<sup>4</sup>. « Les familles pauvres de la ville et un grand nombre de celles qui n'avaient pas de caves voûtées dans leurs maisons, furent reçues dans les caves de l'hôtel de ville et dans les caveaux de l'église qui avaient été disposés à cet effet au premier indice du danger. Les caves de l'hôtel de ville ont pu loger continuellement 200 personnes ; et les caveaux de l'église 176 ; la sacristie renfermait en outre une vingtaine d'habitants »<sup>5</sup>.

## Dernières courses avant le confinement

Léon Belin décrit les premières heures du bombardement : « Les caves ont été disposées pour recevoir le plus de monde possible. Elles sont en général pourvues de fourneaux et des meubles les plus nécessaires. C'est un spectacle curieux que celui des rues de la ville. Elles sont bientôt désertes ; quelques rares passants s'empressent de faire leurs dernières provisions, de prendre leurs dernières précautions. À droite et à gauche, les soupiraux des caves sont murés ou bouchés avec du fumier et de la terre. Chaque soupirail est traversé par un tuyau de cheminée, d'où, pour la première fois, l'on voit sortir de la fumée. Cet état de choses rend les trottoirs impraticables. »<sup>3</sup>

## On s'installe dans la bonne humeur

Le soldat anonyme décrit lui aussi cette « vie nouvelle. Une animation extraordinaire régnait dans toutes les maisons, et dans les rues on voyait circuler quelques habitants achevant à la hâte de faire leurs provisions [...]. On commença à s'installer, qui dans des caves, qui dans des chambres de rez-de-chaussée ou d'un premier peu exposées. On y avait déjà transporté les objets de valeur. Dans ce changement de domicile, la gaieté ne fit pas défaut. Elle devait disparaître un jour. Mais la nouveauté ne laissait pas voir l'avenir et ses orages... On se prêtait de bonne grâce aux exigences de la vie nouvelle, et des fous rires en saluèrent souvent les divers incidents »<sup>2</sup>.

## De rares civils dans les casemates

Quelques rares civils trouvent refuge dans les casemates de la Citadelle. C'est le cas de mademoiselle M. Caron, fille de l'officier garde du génie, et de sa famille, grâce à l'appui du capitaine Degombert, supérieur hiérarchique de son père. « C'est tout petit, 4 mètres carrés... Je crois que nous y sommes en sûreté. Nous y avons du feu, nous y sommes en famille. Nous y avons trois lits, notre literie, nos caisses, nos malles, une partie de nos ustensiles de cuisine, une provision de bois (...) Nous voilà emmurés dans notre casemate. Quand en sortirons-nous ? »<sup>6</sup>.

## L'heure du péril

Le préfet Jules Grosjean fait une déclaration aux Belfortains :

Citoyens,

L'heure du péril est venue et avec elle l'heure des dévouements. Je connais trop votre patriotisme pour avoir besoin de lui faire un suprême appel. La population civile et la population militaire, unies par les liens d'une entière et légitime confiance, seront dignes l'une de l'autre dans la lutte qu'elles seront appelées à soutenir.

L'histoire dira un jour que les lâchetés et les trahisons de Sedan et de Metz ont été rachetées par le courage de Belfort ; elle dira qu'il ne s'y est rencontré ni un soldat ni un habitant pour trouver, au jour du danger, les sacrifices trop grands ou la résistance trop longue ; elle dira, enfin, que tous, sans hésitation et sans défaillance, nous avons serré nos rangs au pied de votre château ; c'est pour nous aujourd'hui plus qu'une forteresse, c'est la France et l'Alsace, c'est deux fois la Patrie. Citoyens, que chacun de nous remplisse son devoir, à ce cri, qui était autrefois un gage de la victoire et qui la ramènera sous nos drapeaux : « Vive la République ! »

\*Il s'agit du colonel Aristide Denfert-Rochereau

## Bibliographie

<sup>1</sup>Gaston Damée, *Journal du siège de Belfort*, 1871

<sup>2</sup>Volontaire de l'armée de Belfort anonyme, *Impressions et souvenirs du siège de Belfort*, 1871

<sup>3</sup>Léon Belin, *Guerre de 1870-1871. Le siège de Belfort*, 1871

<sup>4</sup>Édouard Thiers et Sosthènes de la Laurencie, *la Défense de Belfort*, 5e édition, 1897

<sup>5</sup>Édouard Mény, *le Siège de Belfort, 1870-1871*, 1871

<sup>6</sup>Mlle M. Caron, *Au château de Belfort pendant le siège de 1870-1871*, 1871

## Épisode 21

# Les horreurs de la guerre et de l'hiver

**Après les échecs de ses armées de la Loire et du Nord pour délivrer Paris, le gouvernement de la Défense nationale tente une manœuvre audacieuse : l'armée de l'Est, commandée par le général Charles-Denis Bourbaki, est chargée de couper les arrières et les lignes de communication vers la capitale en prenant les troupes ennemies à revers par un mouvement partant de Bourges et passant à Belfort. C'est l'opération de la dernière chance, pendant que dans notre ville, les dégâts s'accroissent.**

Chaque jour, les batteries prussiennes font entendre leur implacable chant de mort avec des instants d'accalmie et d'autres moments où « *le sifflement des obus se confond en un seul, les détonations se suivent à des intervalles très rapprochés, quoiqu'on ne les entend pas toutes : il faut avoir assisté à un pareil spectacle pour s'en faire une idée !* », explique le soldat Édouard Doll<sup>1</sup>.

### Un manque de projectiles

Les forts répondent comme ils le peuvent, avec les projectiles dont ils disposent : « *Nous dûmes (...) nous borner, dès ce premier jour, à n'envoyer à l'ennemi que le tiers à peu près des projectiles qu'il nous lançait, et cette différence en sa faveur ne fit qu'augmenter de plus en plus* », indiquent Édouard Thiers et Sosthènes de la Laurencie. Il est donc impossible à l'artillerie française de « *faire taire complètement les batteries prussiennes, enterrées, peu visibles et difficiles à atteindre, surtout avec l'infériorité forcée de notre consommation journalière de projectiles* »<sup>2</sup>.

Au fort de Bellevue, particulièrement visé par les Prussiens, les soldats aménagent les abris sous un feu féroce, transportant des rails pendant la nuit, obligés de manger debout du pain toujours gelé. Ils résistent aux assauts de l'ennemi qui est repoussé également à l'Arsot. Les soldats français et prussiens se disputent aussi le bois de Bavilliers et le Bosmont vers la mi-décembre.

### Les méfaits du froid

Marcel Poilay, engagé volontaire, s'y trouve depuis plusieurs jours et subit « *l'horrible hiver, avec la neige, la neige tombant sans relâche, la bise aigre qui vous l'envoie au visage par rafales glaciales, la pluie, la boue faite de neige fondue, et les nuits dans les bois sous la gelée* »<sup>3</sup>. Un soldat portant une charge de bois a les mains gelées et collées au bois. Marcel Poilay lui-même enlève un soir, contre les ordres, ses bottes qu'il n'a pas quittées depuis trois semaines et, au matin, ne peut les remettre car elles sont dures comme du bois et risquent de casser si on les force. Il retrouve même un camarade mort de froid dans un trou mal creusé.

Le Bosmont est finalement pris par les Prussiens (tout comme Froideval) et Marcel Poilay leur échappe de peu !

### Des déplacements dangereux

François-Joseph Thiault, lui, est à Pérouse. Devenu gardien du parc d'approvisionnement, il est chargé de réquisitionner le bétail et le fourrage. Il s'y rend chaque jour sous le tir ennemi, un trajet bien périlleux ! « *Mais que de danger, les Prussiens n'arrêtaient pas d'envoyer des obus sur le château et comme matin et soir je passe tout derrière il faut se coucher 10 fois pendant chaque traversée. J'en prends l'habitude* »<sup>4</sup>. Un matin, la voiture qui le suit est ainsi touchée par un projectile : l'un des conducteurs est gravement blessé, les deux chevaux tués net.

### L'église Saint-Christophe visée par l'ennemi

La ville n'est pas épargnée. L'église Saint-Christophe semble devenir l'un des points de mire de l'ennemi : « *L'horloge est détraquée, une balustrade de la tourelle a été enlevée, une colonne de la façade est brisée* »<sup>1</sup>. L'église « *dut être abandonnée complètement dès les premiers jours du bombardement. Des messes basses se célébrèrent tous les jours, depuis, dans la chapelle de l'hôpital civil* », raconte le maire Édouard Mény<sup>5</sup> dont la maison, place d'Armes, a été touchée dès le 4 décembre. Des débuts d'incendies se déclarent dans les faubourgs et le magasin aux fourrages de l'Espérance part en fumée (il est heureusement vide). Il faut régler le service des cimetières : les enterrements doivent se faire dans le pré Gaspard, porte du Vallon ; les familles qui souhaitent enterrer leurs proches dans le cimetière de Brasse le font à leurs risques et périls, sans cortège, sans prêtre.

### « Aucun asile n'est sûr »

« *Les obus pleuvent sur les hôpitaux et sur les ambulances. Des malades sont tués dans leurs lits à l'ambulance\* de l'Hôtel de ville. Malgré le zèle infatigable du maire, il est difficile d'apporter remède à cet état de choses, constate le lieutenant Léon Belin* <https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>

Malgré le 2010 inattendu de l'année, il est difficile d'apporter l'ennemi à cet état de choses, constate le lieutenant Léon Belin. « Aucun asile n'est sûr (...). Tout cela est horrible, et chaque jour qui s'écoule vient encore augmenter les horreurs de la veille »<sup>6</sup>.

\*Sorte d'hôpital temporaire

## Bibliographie

<sup>1</sup> Édouard Doll, *Journal du siège de Belfort*, 1909

<sup>2</sup> Édouard Thiers et Sosthènes de la Laurencie, *la Défense de Belfort*, 5e édition, 1897

<sup>3</sup> Marcel Poilay, *Souvenirs d'un engagé volontaire : Belfort, 1870-1871*, 1907

<sup>4</sup> François-Joseph Thiault, *Souvenirs du siège de Belfort, 1870-1871*, 1871

<sup>5</sup> Édouard Mény, *le Siège de Belfort, 1870-1871*, 1871

<sup>6</sup> Léon Belin, *le Siège de Belfort*, 1871

## Épisode 22

# La Suisse intervient pour l'évacuation des civils

**Pendant que le bombardement se poursuit, l'un des événements les plus notables de ce mois de décembre survient le 17. Ce jour-là, un parlementaire envoyé par le général de Tresckow, commandant des troupes ennemies devant Belfort, apporte une lettre destinée au colonel Aristide Denfert-Rochereau...**

Dans cette lettre, le président de la Confédération suisse informe Aristide Denfert-Rochereau « qu'il allait tenter d'obtenir du général de Tresckow la sortie des vieillards, des femmes et des enfants de la place de Belfort », explique le lieutenant Léon Belin. La Suisse avait déjà effectué une telle démarche pendant le bombardement de Strasbourg. « Les autorités civiles de Belfort furent informées de la démarche des Suisses et invitées à dresser la liste des personnes appelées à en bénéficier. Beaucoup de vieillards, de femmes et d'enfants se firent inscrire. On attendait avec anxiété l'heure du départ »<sup>1</sup>.

### Des habitants désireux d'échapper au siège

Édouard Mény recense 1 251 demandes, « chiffre énorme pour une population qui était déjà réduite, par suite des départs, à 4 000 habitants environ »<sup>2</sup>.

Le 19 décembre, le soldat Édouard Doll note dans son journal : « On ne parle pas encore du moment où aurait lieu l'armistice de quelques heures pour la sortie des femmes, des enfants et des vieillards : on dit que les Allemands ont fait à cet égard des conditions inacceptables, c'est-à-dire qu'ils entendraient que, tandis que le feu cesserait de part et d'autre, ils auraient le droit de continuer leurs travaux de siège »<sup>3</sup>.

### « Une pluie de fer »

Pendant ce temps, « la ville, les faubourgs, les forts de l'Est et du Sud reçoivent une pluie de fer, raconte Léon Belin. La plupart des maisons ont leurs murailles percées, leurs toitures démolies. Les rues sont pleines de décombres. On y circule avec peine. Un obus éclate dans une salle de l'hôpital militaire, coupe un infirmier en deux, tue un malade dans son lit et blesse un médecin et une sœur de charité. On fait évacuer complètement l'hôpital, en y laissant seulement les malades et les blessés prussiens »<sup>1</sup>.

### Un spectacle de désolation

Puis survient une légère accalmie vers le 20 décembre. Un soldat anonyme décrit le spectacle que découvrent les quelques habitants qui sortent des caves pour constater les dégâts : « Les rues étaient jonchées de débris de tuiles et de décombres de toute sorte. Les toits s'affaissaient en des masses irrégulières, et par les temps de dégel faisaient pleuvoir les tuiles, qui n'étaient plus guère retenues que par la neige et la glace où elles s'incrustaient. Il est des maisons dont des coins entiers étaient enlevés. Il en est d'autres qui rappelaient de véritables carcasses, abîmées qu'elles étaient à la fois par le fer et par le feu »<sup>4</sup>.

### Des angoisses sans fin

Il souligne le sort des habitants confrontés à un « genre de vie débilissant et des chagrins concentrés. Entre le jour et la nuit il n'y avait plus de différence (...) La vie exceptionnellement casanière, les ennuis d'une oisiveté forcée, l'épuisement de l'esprit en conjectures, la flamme qui éclairait devenue presque insupportable, et surtout les terribles émotions de chaque jour, faisaient peser l'oppression sourde et générale des cauchemars ». Chacun s'inquiète pour sa famille, pour ses amis, pour les malades atteints de la petite vérole ou de la fièvre typhoïde, confinés dans l'atmosphère malsaine des caves.

<https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>



## La mort en embuscade

La mort peut vous cueillir à tout moment. Dans la maison du procureur Munschina, place d'Armes, deux domestiques sont tuées à l'entrée de la cave par un obus ; un autre projectile dévaste tout dans la maison du marchand de toile monsieur Touvert, tuant sa fille ; au Fourneau, Pierre Millet et sa femme ont chacun une cuisse coupée dans leur lit et meurent des suites de leurs blessures, un de leurs fils est tué quelques jours plus tard par un éclat d'obus dans une autre maison du Fourneau ; une jeune fille a la mâchoire fracassée alors qu'elle se réfugie sous un abri...

## Doutes et questions

Le soldat anonyme poursuit : « ...lors même que l'on était en sûreté dans une cave bien voûtée, quand chaque jour amenait un nouvel obus dans la maison, et qu'on entendait au-dessus de sa tête de terribles dégringolades, puis qu'en allant, par un escalier chancelant, jeter un coup d'œil furtif dans les étages supérieurs, on apercevait des plafonds effondrés, les meubles brisés, les portes disparues, les murs troués, alors le cœur se serrait, un nuage passait devant les yeux, et on se demandait avec angoisse si réellement la défense n'avait pu mieux faire, si elle ne pouvait pas empêcher l'ennemi d'établir ses batteries si près de la ville, si à cette heure-là on ne pouvait pas le déloger de ses positions ».

## Quand pourra-t-on évacuer ?

Même dans sa casemate pourtant située dans l'enceinte de la Citadelle, la famille de mademoiselle M. Caron n'est guère mieux logée. Elle note, le 13 décembre : « Bombardement déchaîné de toutes parts. On ne s'entend plus (...) ; nous pleurons, nous prions pour la conservation ». Le 16 décembre : « Tout vole autour de nous. Terre, projectiles, pierres. On entend les maisons dégringoler en ville »<sup>5</sup>.

Et chacun de se demander quand aboutira la démarche des Suisses pour l'évacuation des civils...

## Bibliographie

<sup>1</sup>Léon Belin, *le Siège de Belfort*, 1871

<sup>2</sup>Édouard Mény, *le Siège de Belfort, 1870-1871*, 1871

<sup>3</sup>Édouard Doll, *Journal du siège de Belfort*, 1909

<sup>4</sup>Volontaire de l'armée de Belfort anonyme, *Impressions et souvenirs du siège de Belfort*, 1871

<sup>5</sup>Mlle M. Caron, *Au château de Belfort pendant le siège de 1870-1871*, 1871

## Épisode 23

# Un bien triste Noël pour les assiégés

**Malgré le froid intense qui gèle la terre, les Prussiens ne cessent d'installer de nouvelles batteries à Bavilliers, Andelnans ou encore au Bosmont pour bombarder Danjoutin, les Hautes-Perches jusque-là épargnées et la ville, annonçant des jours bien sombres pour les assiégés.**

Les forts belfortains continuent de répondre comme ils peuvent au tir prussien. Les soldats doivent sans arrêt s'armer de pelles et de pioches pour réparer les dégâts faits par les projectiles ennemis.

## Quand l'argent vient à manquer

L'argent se fait rare en ville : il n'y a plus que des billets de 1 000 francs qui ne permettent pas de payer la solde. Il faut donc créer des « bons de siège », de la monnaie papier avec des coupons de 5, 10, 20 et 50 francs. « Le public, ou plutôt les marchands, accueillirent d'abord ce papier avec une certaine répugnance, constate Édouard Mény, maire de Belfort, mais enfin, il finit par être admis comme monnaie courante, et rendit ainsi de grands services à la place »<sup>1</sup>.

## Une angoissante absence de nouvelles

Les assiégés souffrent de l'absence de nouvelles de l'extérieur. Jules Favret, fondateur et rédacteur du Journal du siège, organise un « service d'hommes courageux et dévoués, qui, souvent au péril de leur vie, colportaient les journaux et les lettres qui étaient attendus avec tant d'anxiété et reçus avec tant de joie par chacun de nous !, raconte Édouard Mény. Qui de nous ne se rappelle les larmes de découragement et de désespoir qu'il a versées silencieusement, lorsque de longs jours, de longues semaines se passaient sans lettres, sans nouvelles ! Cette souffrance fut, certes, la plus cruelle de toutes celles que nous eûmes à supporter

pendant le siège »<sup>1</sup>

<https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>

« Quand vint Noël, on était sous le coup de multiples émotions que les souvenirs éveillés par la date ravivèrent encore. L'absence de nouvelles du dehors subsistait toujours. L'esprit étouffait dans le vide de ce silence en même temps qu'il attendait fiévreusement l'issue de la démarche des Suisses », note un soldat volontaire anonyme<sup>2</sup>.

## Des ballons pour transporter les lettres

Pour envoyer des lettres, la garnison teste des ballons, comme l'explique le lieutenant Léon Belin : « L'événement de la journée du 25 est le départ d'un ballon. Il portait les lettres que les assiégés adressaient au dehors à l'occasion de la nouvelle année »<sup>3</sup>. Après un premier essai infructueux, la charge est répartie entre deux ballons « emportés par un vent favorable, dans la direction de la Suisse. Nous apprîmes plus tard que l'un avait franchi la frontière et était tombé près de Saignelégier. Toutes les lettres qu'il transportait parvinrent à destination. L'autre, moins favorisé, échoua dans la forêt de Bavilliers. Il tomba entre les mains des Prussiens, qui firent une maigre capture. Des précautions avaient été prises pour que les lettres confiées aux ballons ne renfermassent absolument aucune indication »<sup>3</sup>.

## Pour Noël, la « routine » du bombardement

Pour ce Noël si particulier, « il n'y eut ni solennités religieuses ni solennités domestiques (...) ni arbre de Noël ni messe de minuit, poursuit le soldat anonyme. À peine si quelques fidèles de la vie de garçon ébauchèrent un réveillon (...). Dououreux sarcasme du hasard ! les cloches de l'église tintèrent ce soir-là, frappées par des obus »<sup>2</sup>.

Comme bien d'autres, François-Joseph Thiault aimerait savoir ce que devient sa famille : « Noël a été un triste réveillon en ce jour, chacun pense un peu à sa famille, (...) que font-ils ceux que j'ai quittés voilà quatre grands mois, je ne reçois rien et ne peux rien leur envoyer, toute communication étant impossible je maudis pour l'instant les promoteurs des guerres, peut-être que les Prussiens sont installés chez moi »<sup>4</sup>.

## Célébrer Noël malgré tout

Il s'efforce de donner un peu de lustre à cette fête : « Dissipons un peu tous ces ennuis ; pour cela je vais trouver un parent qui habite en ville, il m'offre de dîner avec lui, nous causons des absents et des vicissitudes de la guerre, la soirée se termine ainsi je rentre à minuit, non au son des cloches de matines mais au son du canon »<sup>4</sup>.

La famille de mademoiselle M. Caron tente, elle aussi, de célébrer ce moment : « Aujourd'hui, fête de Noël. Quelle triste fête pour nous. Nous ne sommes pas sortis de notre casemate depuis un mois. Nous sommes sales ; notre linge et nos effets sont dans des caisses et nous ne pouvons pas les en sortir (...) Ce matin, afin de faire notre toilette pour fêter ce beau jour, nous avons mis nos tabliers à l'envers, pour dîner, nous avons bu du vin de 3 bouteilles. Nous mangeons du pain de munition. Il est beau et bon, absolument comme du pain de ménage »<sup>5</sup>.

## Bibliographie

<sup>1</sup>Édouard Mény, *le Siège de Belfort, 1870-1871*, 1871

<sup>2</sup>Volontaire de l'armée de Belfort anonyme, *Impressions et souvenirs du siège de Belfort*, 1871

<sup>3</sup>Léon Belin, *Guerre de 1870-1871. Le siège de Belfort*, 1871

<sup>4</sup>François-Joseph Thiault, *Souvenirs du siège de Belfort, 1870-1871*, [www.siegedebelfort.info](http://www.siegedebelfort.info) 

<sup>5</sup>Mademoiselle M. Caron, *Au château de Belfort pendant le siège de 1870-1871*, 1871

## Épisode 24

# Un nouveau plan d'attaque des Prussiens

**La fin du mois de décembre est marquée par un changement de stratégie des Prussiens. Ils abandonnent leurs attaques contre le fort de Bellevue pour se concentrer sur les Perches. Le passage à la nouvelle année n'apporte aucun répit.**

« À partir de ce jour, les opérations du siège entrent dans une phase nouvelle, écrit le lieutenant Léon Belin le 27 décembre. L'ennemi a changé son plan d'attaque »<sup>1</sup>.

## 18 morts par jour

Il dresse un bilan de la situation : « En ce moment on évalue à 70 environ le nombre des pièces prussiennes qui tirent sur les différents points occupés par la garnison de Belfort (...) Le dernier jour de l'année 1870 est le cinquante-huitième jour du siège et le <https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>

différents points occupés par la garnison de Belfort (...). Le dernier jour de l'année 1870 est le cinquante-neuvième jour du siège et le vingt-neuvième du bombardement. La place a reçu plus de 100 000 projectiles de tous calibres depuis le 3 novembre (...). À la fin de 1870, le nombre des morts atteignait, tant dans la population que dans la garnison, le chiffre moyen de 18 par jour »<sup>1</sup>, causés par les projectiles prussiens mais aussi par les maladies.

## Des conditions sanitaires déplorables

À l'hôpital de l'Espérance, qui porte bien mal son nom, elles font des ravages. L'hôpital « est encombré de blessés, ce qui joint au manque de circulation d'air causé nécessairement par les blindages, y faisait périr de la fièvre putride un grand nombre de malades, notamment les amputés, qui succombaient presque tous sans exception », déplorent Édouard Thiers et Sosthènes de la Laurencie<sup>2</sup>.

## Les dangers de la fraternisation

Ils regrettent aussi « une fâcheuse tendance » à la fraternisation : « Un certain nombre de nos postes avancés s'étaient laissé aller à une sorte de paix tacite avec les postes avancés prussiens »<sup>2</sup>.

Une fraternisation qui finit parfois mal, comme l'explique le soldat Édouard Doll : « Nos grand'gardes et celles des Prussiens qui sont en plusieurs points très rapprochées, se sont à plusieurs reprises mises en communication, soit pour se donner du tabac ou de l'eau-de-vie, soit aussi pour se narguer ; c'est ainsi qu'hier près de Danjoutin, une sentinelle avancée prussienne montre sa gourde à la nôtre ; la nôtre répond en buvant un coup de la sienne et en accompagnant ce mouvement d'un pied de nez à la sentinelle prussienne ; celle-ci, vexée, y répond par une balle qui vient traverser le mollet de notre factionnaire, ce qui vient de motiver un ordre de M. Denfert défendant ces familiarités »<sup>3</sup>.

## Sortir à ses risques et périls

Le 28 décembre, mademoiselle M. Caron tente de prendre l'air : « Nous avons eu le désir de sortir un moment sur le chemin de ronde qui entoure notre casemate, pour voir les dégâts de la ville. Un projectile est arrivé dans notre direction. Nous avons cru l'avoir sur la tête ; il n'a pas fallu nous dire de nous sauver. Quelques instants après, un maréchal des logis d'artillerie a eu la tête emportée à quelques mètres de cet endroit. Que de malheurs à enregistrer »<sup>5</sup>.

## Double ration de vin pour le jour de l'an

Pour célébrer le jour de l'an, les soldats ont droit à une double ration de vin, l'une à la soupe du matin, l'autre à la soupe du soir. Aristide Denfert-Rochereau les engage toutefois « à ne pas se livrer aux libations accoutumées pour le jour de l'an, car l'ennemi pourrait en profiter, précise Édouard Doll. M. Denfert exprime la confiance que bientôt nous verrons luire le jour de la délivrance et la retraite de nos ennemis »<sup>3</sup>.

En attendant, les Belfortains restent pour la plupart dans les caves « en tête à tête à se communiquer leurs monotones impressions, indique un soldat volontaire anonyme. Mais il y eut des audacieux qui sacrifièrent aux habitudes du monde, avec cette courtoisie française si fine et si tenace, qui se traduisait jadis par l'esprit chevaleresque de nos pères : ils firent, dans les caves voisines, les visites d'usage »<sup>6</sup>.

## Coups de canon pour saluer 1871

Le dernier jour de l'année se termine sur une sérénade martiale : « À minuit, raconte Léon Belin, une salve de douze coups de canon tirés du Château annonce le commencement de l'année nouvelle. L'ennemi la salue de la même façon ; toutes ses batteries font feu à la fois »<sup>1</sup>.

« La voilà enfin terminée cette année 1870... ! Année de malheurs et de calamités, écrit mademoiselle M. Caron. Je te dis adieu sans regrets. Puisse l'année qui va commencer être plus heureuse et nous faire oublier le mal qu'on nous a fait. Hélas ! Pour beaucoup, ce mal est irréparable. Pour d'autres, il pourra s'atténuer, mais s'oublier, jamais ! »<sup>5</sup>.

## Bibliographie

<sup>1</sup>Léon Belin, *le Siège de Belfort*, 1871

<sup>2</sup>Édouard Thiers et Sosthènes de la Laurencie,

<sup>3</sup>Édouard Doll, *Journal du siège de Belfort*, 1909

<sup>4</sup>François-Joseph Thiault, *Souvenirs du siège de Belfort, 1870-1871*, [www.siegedebelfort.info](http://www.siegedebelfort.info) 

<sup>5</sup>Mademoiselle M. Caron, *Au château de Belfort pendant le siège de 1870-1871*, 1871

<sup>6</sup>Volontaire de l'armée de Belfort anonyme, *Impressions et souvenirs du siège de Belfort*, 1871

# Du désespoir à l'espérance

**Janvier s'ouvre sur un bombardement plus furieux encore. Les projectiles pleuvent pendant que les civils attendent toujours de savoir si les Prussiens vont accepter leur évacuation après l'intervention de la Suisse à la mi-décembre. Le 8 janvier, notre place forte va connaître un événement désastreux...**

« Quand vint janvier, la situation ne fit qu'empirer, écrit un soldat volontaire anonyme. La plupart des habitants qui avaient été jusque-là dans une demi-sécurité, dans quelque réduit de leur demeure, ne purent plus y rester. Alors furent plus nombreux que jamais les malheureux sans asile, qui se réfugièrent dans les cryptes de l'église et les caves de l'hôtel de ville. Dans ces sombres et immenses allées souterraines étaient entassées pêle-mêle les familles pauvres. La vie et la mort s'y côtoyaient. Les cris des nouveaux répondaient aux gémissements des malades et rompaient le silence des vieillards. La misère fut grande en ce moment »<sup>1</sup>.

« 780 obus aujourd'hui sur la ville et le Château, compte tristement Gaston Damée, civil habitant rue des Quatre-Vents (4 janvier). L'église est encore une fois transpercée »<sup>2</sup>.

## On espère toujours l'évacuation des civils

Les habitants ne savent toujours pas quand les civils seront évacués (lire [épisode n°22](#)). Alors, le préfet Jules Grosjean et le maire Édouard Mény demandent au colonel Aristide Denfert-Rochereau d'intervenir auprès du général prussien pour accepter la demande de la Suisse. Dans sa réponse au maire du 7 janvier, le commandant de la place explique sa règle de conduite : « Être implacable vis-à-vis de l'ennemi, quand il est debout et en armes sur notre territoire, ne lui demander aucune grâce quelconque et n'en accepter aucune de lui (...) Il m'est donc impossible, Monsieur le Maire, de faire aucune démarche près du général de Tresckow ». Les conditions de l'évacuation qu'il a fixées n'ayant pas reçu de réponse de la part du général prussien, « les choses doivent donc en rester au point où elles se trouvent »<sup>3</sup>.

## Bruits et rumeurs

Dans la ville coupée du monde, des nouvelles finissent par arriver, mais sont-elles fiables ? Le soldat Édouard Doll les recense dans son journal : Versailles est occupé par les Français, le quartier général prussien est à Metz, Paris est débloqué côté ouest, Bismarck a été fait prisonnier après une tentative d'assassinat par des Allemands, le général Bourbaki a été tué... Tout cela est faux.

## Les Prussiens attaquent Danjoutin

De nouvelles batteries prussiennes visent particulièrement les Perches et Danjoutin. « La journée du 7 janvier fut une des plus terribles du siège, explique le lieutenant Léon Belin. Le feu de l'ennemi, d'une violence incroyable, enveloppait dans son réseau meurtrier la ville, les faubourgs, les forts et les villages de Pérouse et de Danjoutin, qu'occupaient toujours nos troupes. L'ennemi fut acharné ; il bombardait avec une véritable rage »<sup>4</sup>. C'est un prélude à l'attaque de Danjoutin menée par les Prussiens dans la nuit.

## La mort d'un capitaine

« Vers minuit, par une nuit obscure, quelques coups de fusil, peu nourris et très intermittents, se firent entendre vers Danjoutin. Pérouse, les Perches, la gare, Bellevue, mis en éveil, s'apprêtèrent à agir en cas d'attaque du village ; mais ces petites fusillades maigres et décousues semblaient correspondre seulement à quelque échange de coups de feu... », racontent Édouard Thiers et Sosthènes de la Laurencie<sup>3</sup>. À 1 h du matin, un sergent « vient du Fourneau prévenir le commandant supérieur que Danjoutin était attaqué par des forces énormes, et complètement cerné »<sup>3</sup>. L'alarme est donnée, des messages sont transmis par télégraphe aux Perches et à Pérouse qui répondent qu'aucune attaque sérieuse n'est en cours.

Une vingtaine d'hommes est alors envoyée en reconnaissance et doit faire face à une véritable grêle de balles qui blesse le capitaine Degombert « qui marchait bravement en avant ». Atteint par deux balles, il meurt quelques heures plus tard, une lourde perte pour la garnison. « Il était intelligent, instruit, dévoué et d'une bravoure à toute épreuve »<sup>3</sup>.

## Des nouvelles confuses

La nuit se passe, on attend des messages qui n'arrivent pas, les renseignements qui parviennent jusqu'à Belfort sont contradictoires. « Vers midi on distingue encore quelques coups de feu, écrit Léon Belin. Certains officiers du Château sont convaincus qu'une partie du village est encore au pouvoir des nôtres. Deux heures après l'on voit, du Château, nos malheureux soldats de Danjoutin défiler entre deux rangées de soldats prussiens. Ils étaient prisonniers de guerre, et Danjoutin était perdu pour <https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>

nous ! »<sup>4</sup>.

## Une lourde perte pour Belfort

« Nous venions de perdre, après soixante-cinq jours de siège, notre premier village retranché, contre lequel l'ennemi avait échoué plusieurs fois (...). L'effectif des tués, blessés et disparus était de 698 hommes et officiers », constatent Édouard Thiers et Sosthènes de la Laurencie. « L'effet moral un peu décourageant produit par la perte de Danjoutin fut heureusement compensé par l'arrivée d'un douanier, nous apportant une dépêche du consul de France à Bâle »<sup>3</sup>.

## Une lueur d'espoir

Le colonel Denfert-Rochereau s'empresse de faire connaître le contenu de cette dépêche : « Le général de Bressolles avec 40 000 hommes à Besançon, Bourbaki avec toute son armée, 140 000 hommes entre Dijon et Gray ; Garibaldi l'accompagnera avec 12 ou 15 000 hommes »<sup>3</sup>.

Elle confirme un bruit qui circulait depuis le début du mois de janvier annonçant l'armée de secours du général Charles-Denis Bourbaki. Cette fois, la nouvelle est vraie ! Grâce à elle, note le soldat volontaire anonyme, « la pénible impression causée par l'affaire de Danjoutin ne tarda pas à se dissiper »<sup>1</sup>.

## Bibliographie

<sup>1</sup>Volontaire de l'armée de Belfort anonyme, *Impressions et souvenirs du siège de Belfort*, 1871

<sup>2</sup>Gaston Damée, *Journal du siège de Belfort*, 1871

<sup>3</sup>Édouard Thiers, Sosthènes de la Laurencie, *la Défense de Belfort*, 5e édition, 1897

<sup>4</sup>Léon Belin, *Guerre de 1870-1871. Le siège de Belfort*, 1871

<sup>5</sup>Édouard Doll, *Journal du siège de Belfort*, 1909

## Épisode 26

# L'armée de secours est aux portes de Belfort !

**Cette fois, la nouvelle de l'arrivée d'une armée de secours se confirme. On entend au loin le bruit de la canonnade et les Belfortains s'attendent à tout moment à voir apparaître les soldats de l'armée de l'Est commandée par le général Charles-Denis Bourbaki.**

« On court aux remparts ; on écoute ; on entend au loin le bourdonnement sourd du canon, écrit le lieutenant Léon Belin le 9 janvier. Plus de doute, c'est Bourbaki, c'est l'armée de délivrance, c'est le salut pour nous tous »<sup>1</sup>.

## Des projectiles monstrueux

Le bombardement des Prussiens se poursuit pourtant, avec un type de projectile d'une taille inédite, décrit par mademoiselle M. Caron : « Il a 55 centimètres de haut et doit peser au moins 80 kg, car il est gros en proportion. C'est effrayant et incroyable qu'on puisse envoyer de Bavilliers des masses pareilles. Un homme ne peut le soulever »<sup>2</sup>.

« L'effet de ce projectile est foudroyant, explique Léon Belin. Il n'est pour ainsi dire pas d'abri sûr contre ses atteintes. À Belfort, il a percé des voûtes de 2 à 3 mètres d'épaisseur. Les soldats de la garnison le désignent sous le nom de mouton, de veau, d'enfant de troupe »<sup>1</sup>.

## Le jour de la délivrance ?

Malgré tout, la lueur d'espoir palpite et grandit dans les cœurs. « C'était une belle journée d'hiver que celle du 15 janvier 1871, raconte un soldat volontaire anonyme. Après les froids excessifs du commencement de l'année, le soleil reparaisait, soleil

d'Austerlitz, pensions-nous (...) C'était un jour qui paraissait prédestiné au bonheur, et, d'après tout ce que l'on savait, ce jour-là devait être le jour de la délivrance »<sup>3</sup>.

## La joie et l'anxiété entremêlées

Vers 10 h du matin, se souvient le maire Édouard Mény, « nous entendons tout-à-coup une canonnade formidable du côté d'Héricourt. Chacun est dans le délire. Les plus timides sortent de leurs caves ; les plus braves courent sur les remparts ou sur les <https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>

d'Hercourt. Chacun est dans le deuil. Les plus timides sortent de leurs caves ; les plus braves courent sur les remparts ou sur les points les plus élevés pour chercher à mieux se rendre compte du lieu où se livre la bataille, car personne ne doute, aux décharges terribles qui se multiplient sans relâche, que ce ne soit là une véritable bataille »<sup>4</sup>.

« Quelle anxiété, quelle joie ont envahi aujourd'hui notre âme !, s'écrie Gaston Damée, civil habitant rue des Quatre-Vents. Une vaillante armée cherche à nous tendre la main ; les coups de ses canons font battre nos cœurs »<sup>5</sup>.

## Une bataille dantesque

« Ce bruit croissait et se rapprochait sans cesse ; l'armée française s'avancit victorieuse. Quelques heures encore et elle pénétrerait dans nos murs, et nous verrions les Français, nos frères, nos libérateurs, se réjouir Léon Belin. C'est un fracas effroyable, un roulement continu, assez semblable au bruit du tonnerre. On l'entend partout, dans les appartements, dans les caves, dans les casemates. Ce n'est plus un combat, c'est une grande bataille, une lutte gigantesque, dans laquelle des centaines de canons vomissent le fer et la mort, et cette bataille se livre entre Belfort et Montbéliard, à quelques kilomètres de nous. Peut-être serons-nous délivrés ce soir ? »<sup>1</sup>.

Mais non, ce n'est pas pour ce soir. Après douze heures de bataille, la canonnade cesse, pour reprendre le lendemain puis le jour suivant.

## Des questions sans réponse

Dans le Journal de Belfort, Jules Favret se demande combien de soldats « doivent être couchés là-bas sur la terre ! Quelle énorme surface de la blanche neige doit être rougie par le sang de nos semblables ». Au cœur de cet hiver particulièrement rigoureux, le brouillard, la neige qui tombe à gros flocons, « le vent augmentant [qui] empêche le bruit de notre armée de nous arriver » plongent les assiégés dans des interrogations sans fin.

Mademoiselle M. Caron note ainsi le 17 janvier : « Canonnade et fusillade bruit infernal. On croirait que la terre est bouleversée dans ses fondements. On ne sait rien. Voilà le 3e jour que nous entendons le bruit de cette bataille et cependant ce bruit ne semble pas se rapprocher. Que peut-il se passer ? Aurons-nous l'avantage ? »<sup>2</sup>.

« Voilà que le bruit s'éloigne, constate Gaston Damée. Le cœur se serre en pensant que cette armée n'arrivera pas encore aujourd'hui sous nos murs »<sup>5</sup>. « On pressent un échec, et une morne tristesse se répand sur toute la Ville » écrit Édouard Mény<sup>4</sup>.

## Du rêve à la réalité

« Bientôt on fut tenté de se demander si l'on n'avait pas passé par un songe... songe rempli de faits et d'émotion, gros d'espérance et de doutes ; songe qui avait ouvert les plus consolantes perspectives, et qui ne laissait plus entrevoir que l'incertitude ; songe dont les chatoyants mirages faisaient place aux anxieuses réalités du réveil », déplore le soldat anonyme<sup>3</sup>.

Certains veulent encore croire à la victoire prochaine de l'armée de l'Est, à l'image de Léon Belin « On n'entend plus résonner le canon que nous appelions déjà canon de délivrance. Notre armée de l'Est, cette armée, notre dernière espérance, qui devait être la libératrice de Belfort et de la France, aurait-elle été vaincue ? Se serait-elle définitivement retirée ? Cette idée nous accable. Chacun la repousse de toutes ses forces »<sup>1</sup>.

## Bibliographie

<sup>1</sup>Léon Belin, *Guerre de 1870-1871. Le siège de Belfort*, 1871

<sup>2</sup>Mlle M. Caron, *Au château de Belfort pendant le siège de 1870-1871*, 1871

<sup>3</sup>Volontaire de l'armée de Belfort anonyme, *Impressions et souvenirs du siège de Belfort*, 1871

<sup>4</sup>Édouard Mény, *le Siège de Belfort, 1870-1871*

<sup>5</sup>Gaston Damée, *Journal du siège de Belfort*, 1871

## Épisode 27

# Pérouse prise à son tour par les Prussiens !

La France subit une humiliation le 18 janvier lorsque l'empire allemand est proclamé au château de Versailles. Le chancelier Otto von Bismarck a réussi son pari d'unifier les royaumes allemands. Les armées de la Loire et du Nord <https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>



**ont suspendu les combats, l'armée de l'Est recule devant les troupes prussiennes. Belfort ne sera pas délivré. Pire : Pérouse est à son tour attaquée...**

L'armée de l'Est s'est décidément retirée. Les assiégés ignorent qu'elle est poursuivie par l'armée prussienne et obligée de se réfugier dans le Haut-Doubs où le froid (-20°), la neige abondante, l'équipement défaillant, la faim et l'épuisement déciment les troupes.

« À compter du 17, le bombardement qui s'était ralenti pendant les trois derniers jours recommença avec plus d'intensité que jamais et devint de jour en jour plus désastreux et plus meurtrier », indique Édouard Mény, maire de Belfort<sup>1</sup>.

## Un carnage à la Citadelle

Les obus ennemis font de nombreuses victimes. Parmi elles, Sosthènes de la Laurencie, blessé aux jambes et qui refuse d'abandonner son poste. Le 20 janvier survient à la Citadelle un « *grand malheur* » décrit par mademoiselle M. Caron : un « *enfant de troupe* » (lire [épisode n°26](#) du 15 janvier) s'abat sur un magasin à poudre, crevant la voûte et explosant à l'intérieur. Poudre, munitions, bombes, tout saute : « *Tous ceux qui ont vu ce tableau en sont malades ou fous : 30 hommes démorcelés, méconnaissables, brûlés, noirs de fumée, rouges de sang et salis par la boue* »<sup>2</sup>. « *On marchait littéralement sur des débris humains. Des membres mutilés et noircis par la poudre ont été projetés jusque dans l'intérieur du Fourneau* », se rappelle Édouard Mény, maire de Belfort<sup>1</sup>.

## Les Français résistent aux Prussiens à Pérouse

Le soir même, à minuit, un événement crucial survient à Pérouse. Depuis quelques jours, les obus prussiens s'acharnent sur le village, présage d'une attaque. Édouard Thiers et Sosthènes de la Laurencie citent le rapport du commandant Chapelot : « *Vers minuit, alors qu'un vaste incendie allumé par les obus lancés dans le village éclairait au loin l'horizon, des cris formidables, et on peut presque dire inhumains, se firent entendre dans la direction du bois en avant des Perches* »<sup>3</sup>.

Ces « *cris formidables* » sont poussés par les troupes ennemies dont la furieuse attaque repousse les Français hors des bois ; l'ennemi cherche alors à investir le village. « *Dix fois il tenta l'assaut, dix fois une décharge nourrie de mousqueterie l'obligea de se retirer en laissant sur le terrain nombre de morts et de blessés. On pouvait de Belfort compter les tentatives d'assaut que faisaient les Prussiens ; chacune était marquée par un feu de peloton et les cris désespérés des blessés* », raconte le lieutenant Léon Belin<sup>4</sup>.

## Un village impossible à tenir

Les Français parviennent à garder Pérouse, mais « *le commandant Chapelot, d'accord en cela du reste avec le gouverneur, pensa qu'il était opportun de se retirer pendant que la nuit nous favorisait encore* », précisent Édouard Thiers et Sosthènes de la Laurencie<sup>3</sup>. Le colonel Aristide Denfert-Rochereau juge en effet qu'il est impossible de tenir le village. Les Prussiens occupent Pérouse quelques heures après l'évacuation par les troupes françaises.

## Un déluge de feu renouvelé

Après cet épisode, les « *Prussiens redoublent de rage, constate Léon Belin. Leur tir dénote une véritable exaspération. Les obus à balles font pleuvoir sur la ville une grêle de plomb* »<sup>4</sup>. Ils installent encore de nouvelles batteries entre Danjoutin et Bavilliers. « *La place est sillonnée de projectiles dans tous les sens, explique un soldat volontaire anonyme. Toutes les rues sont enfilées. Il n'est pas, sur toute la surface comprise dans le périmètre de la ville et des forts, un seul mètre carré où l'on soit à l'abri* »<sup>5</sup>.

Les maladies continuent, elles aussi, à faire des ravages : la fièvre typhoïde tue dix ou douze personnes par jour.

## Belfort, la « *fabrique des morts* » pour les Prussiens

Il paraît que les Prussiens ne sont guère mieux lotis : « *L'on dit que Belfort est pour eux un épouvantail. Ils s'en approchent avec effroi et en pleurant. Ils font autour de la place des pertes énormes. Ils appelleraient Belfort Todtenfabrik, fabrique de morts, et comme le colonel Denfert y gouverne, ils le désigneraient aussi sous le nom de Teufelsgrub, caverne du diable* », rapporte Léon Belin<sup>4</sup>.

## Désertions et découragement

Côté français, on note de plus en plus de désertions : « *La garnison souffre de ce tir continu ; chaque corvée coûte plusieurs hommes, et de nombreux cas de désertion sont à déplorer* », indiquent Édouard Thiers et Sosthènes de la Laurencie.

À la Citadelle, « *les hommes ne veulent plus sortir de leurs casemates, écrit mademoiselle M. Caron. L'armée et les habitants sont démoralisés. Il n'y a plus d'eau au puits du Château. Les hommes souffrent de la soif plutôt que d'aller chercher de l'eau en ville. Nous ne savons rien de notre armée. Les bruits qui courent sont aussitôt démentis* »<sup>2</sup>.

## Bibliographie

<https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>

<sup>1</sup>Édouard Mény, *le Siège de Belfort, 1870-1871*, 1871

<sup>2</sup>Mlle M. Caron, *Au château de Belfort pendant le siège de 1870-1871*, 1871

<sup>3</sup>Édouard Thiers, *Sosthènes de la Laurencie, la Défense de Belfort*, 5e édition, 1897

<sup>4</sup>Léon Belin, *Guerre de 1870-1871. Le siège de Belfort*, 1871

<sup>5</sup>Volontaire de l'armée de Belfort anonyme, *Impressions et souvenirs du siège de Belfort*, 1871

## Épisode 28

# Un petit goût de victoire aux Perches

**Presque partout en France, les armes se sont tues. Signé pour trois semaines, l'armistice doit prendre fin le 19 février. Alors, les Prussiens redoublent d'efforts pour prendre Belfort et placer la France devant le fait accompli afin de conserver notre place forte.**

Les redoutes des Perches sont devenues la cible prioritaire de l'ennemi. Une fois prises, il disposerait d'une position dominante sur la citadelle.

### Le service aux Perches de plus en plus dur

Les Basses-Perches, c'est là que se trouve Marcel Poilay après sa participation aux compagnies d'éclaireurs : « *Je le retrouvai horriblement saccagé, notre pauvre fortin ! La plupart des pièces étaient démontées. Les embrasures n'étaient plus que des espaces béants. Des brèches partout et, dans l'intérieur, pas une place large comme la main qui ne fût jonchée d'éclats de projectiles* »<sup>1</sup>. Il y a de nombreux vides aussi dans les rangs de ses anciens camarades. Le service devient de plus en plus dur, les rondes se font avec de la neige jusqu'aux aisselles et le lieutenant Wahl, qui a pris le commandement, s'est terré dans une casemate dès son arrivée. « *Cependant, ce lieutenant qui donnait ainsi prise à de fâcheux commentaires, allait faire preuve de courage et d'habileté. Il sauva le fort des Perches par un coup de merveilleuse audace* »<sup>1</sup>.

### Coup de force des Prussiens

Le soir du 26 janvier, grâce à la prise de Pérouse qui leur facilite la tâche (lire [l'épisode n°27](#)), les Prussiens tentent un coup de force et attaquent les Perches en nombre pour accélérer les événements et précipiter la prise de Belfort

Un factionnaire fait irruption dans la casemate qu'occupe Marcel Poilay : « *Aux armes !... aux armes !... le fossé est noir de Prussiens !* » Les hommes se regardent, regrettant l'ancien commandant. « *À ce moment même, le lieutenant Wahl ouvre la porte toute grande et s'avance, revêtu de sa longue capote d'ordonnance, sanglé dans son ceinturon, le sabre au côté, avec une crânerie que nous ne soupçonnions guère (...)* Le lieutenant nous paraissait transfiguré. Il était superbe dans sa haute taille. Nous étions comme secoués d'un frisson patriotique »<sup>1</sup>.

### Coup d'éclat des Français

À demi-couchés au bord du parapet, les hommes attendent, silencieux. « *Soudain, à deux pas de nous, comme poussé par une force irrésistible, nous voyons le lieutenant s'élançer, d'un bond, sur le parapet. Sa silhouette était saisissante... Dans la nuit noire, se détachant sur la neige blanche, ce fut une apparition prodigieuse* ». Il harangue les Allemands : « *Nous sommes trois mille ici, et la porte par laquelle vous êtes entrés s'est refermée sur vous ! Vous êtes nos prisonniers. Rendez vos armes ou vous êtes tous morts* ». Coincés dans un fossé sans issue, les Prussiens se rendent. Ils se sont fiés à d'anciens plans, sans mention des modifications apportées par le colonel Aristide Denfert-Rochereau...

### Une victoire qui revigore

L'attaque des Hautes-Perches tourne mal, elle aussi, pour l'ennemi. Les soldats allemands s'empalent sur les troncs des arbres coupés ou se prennent dans les fils de fer tendus entre les troncs. « *Du Château, on voit sur la terre couverte de neige les morts qui jonchent le sol* », écrit mademoiselle M. Caron<sup>2</sup>.

« *Le beau succès remporté aux Basses-Perches, fait renaître la confiance, note le lieutenant Léon Belin. On évalue à 1 000 ou 1 200 hommes les pertes qu'ont subies les assaillants dans cette affaire* »<sup>3</sup>.

« *Tous les visages étaient rayonnants aujourd'hui. On s'abordait ce matin en se disant : 'Quelle heureuse soirée que celle d'hier'* » s'exclame Gaston Damée, civil habitant la rue des Quatre-Vents, dans son journal, le 27 janvier<sup>4</sup>.

**Des morceaux de rails tombent sur la ville**

<https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>

## Des morceaux de rails tombent sur la ville

La joie est hélas de courte durée. « *Le bombardement de la ville reprend la vigueur qu'il avait à la fin de décembre (...) On reçoit même sur la place de l'Hôtel de Ville des morceaux de rails longs de plusieurs mètres, mais ils ne viennent pas, comme le craignent les habitants, des pièces ennemies, ce sont les blindages du Château qui ont été entamés à la surface et dont les morceaux sont projetés par-dessus la caserne* », expliquent Édouard Thiers et Sosthènes de la Laurencie<sup>5</sup>.

Le 31 janvier, mademoiselle M. Caron note dans son journal : « *Les maisons s'écroulent. La misère commence à se faire sentir en ville. On voit dans les rues de pauvres femmes qui ramassent les débris de bois des maisons, malgré le bombardement* »<sup>2</sup>.

### Une vie de misère dans les caves

La situation est en effet difficile pour les civils, notamment ceux qui se sont réfugiés dans les caves de l'hôtel de ville et de l'église Saint-Christophe. Le lieutenant Léon Belin la décrit ainsi : « *Les pauvres y étaient littéralement entassés ; quelques-uns avaient des fourneaux et des lits ; le plus grand nombre reposait sur de la paille et se servait du feu des autres pour préparer ses aliments. Il y avait naturellement beaucoup de malades. La petite vérole y sévissait en permanence et l'on avait de la peine à transporter aux hôpitaux, déjà trop pleins, les malades au fur et à mesure qu'ils étaient frappés. Il arrivait parfois qu'une femme accouchait à côté d'un malheureux qui se mourait, et la couchette du nouveau-né prenait bientôt la place du grabat du moribond. Qu'on ajoute à cela la terreur que causait à ces infortunés la grêle de projectiles qui tombait surtout sur l'église et sur l'Hôtel de ville, et l'on aura une idée des souffrances qu'ils endurèrent...* »<sup>3</sup>.

Aux Perches, les Allemands ont renoncé à précipiter l'issue du siège. Ils ont repris des travaux d'approche plus classiques. Plus patients.

Et inexorables...

### Bibliographie

<sup>1</sup>Marcel Poilay, *Souvenirs d'un engagé volontaire, 1870-1871*, 1907

<sup>2</sup>Mlle M. Caron, *Au château de Belfort pendant le siège de 1870-1871*, 1871

<sup>3</sup>Léon Belin, *Guerre de 1870-1871. Le siège de Belfort*, 1871

<sup>4</sup>Gaston Damée, *Journal du siège de Belfort*, 1871

<sup>5</sup>Édouard Thiers, Sosthènes de la Laurencie, *la Défense de Belfort*, 5e édition, 1897

## Épisode 29

# Des rumeurs sur la capitulation de la France parviennent aux assiégés

**La signature de l'armistice entre la France et la Prusse a été rendue publique le 28 janvier, mais à Belfort on l'ignore encore. Les Prussiens s'acharnent sur la ville, pendant que les premiers bruits sur la capitulation de Paris commencent à circuler, suscitant l'incrédulité des assiégés.**

À leur puissance de tir, les Prussiens ajoutent des actions de propagande décrites par Édouard Thiers et Sosthènes de la Laurencie : « *L'ennemi faisait répandre parmi nos soldats des petits billets écrits en français et au crayon* »<sup>1</sup> annonçant la capitulation de Paris. L'objectif est de démoraliser les hommes. Personne n'y croit. Pour le soldat Édouard Doll, « *ces bruits sont sans doute éclos dans une cave d'assiégés* »<sup>2</sup>.

### On ne veut pas croire à la capitulation

Un déserteur prussien arrêté le 3 février « *a dit qu'il y avait un armistice pour Paris seulement pour 3 semaines et que Bourbaki avait été complètement battu* », note mademoiselle M. Caron dans son journal le 4 ; « *certains prétendent que ce déserteur n'est qu'un espion* »<sup>3</sup>.

« *Cet homme nous parut fou, indique le lieutenant Léon Belin. Comment admettre un armistice d'où Belfort aurait été exclu !* »<sup>4</sup>. Même incrédulité chez Édouard Mény, maire de Belfort : « *Les sentinelles ennemies s'étaient même avancées de nos avant-postes pour confirmer cette nouvelle. Mais on n'y croyait pas encore* »<sup>5</sup>.

**Docteur calme et résister**

<https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>

## Rester calme et résister

« Ce matin en passant sur la place d'Armes, j'entends chuchoter devant la mairie, on parle de la capitulation de Paris et d'une suspension d'armes, pour toute la France excepté Belfort... que se passe-t-il à l'intérieur, on est inquiet. Bientôt la nouvelle se confirme, Messieurs Mény, maire de Belfort, et le commandant de la Place invitent la population et ses habitants au calme et à la résistance par des affiches apposées à l'Hôtel de ville. Il semble que les Prussiens profitent de cela pour renforcer leurs tirs, c'est une vraie pluie d'obus et de bombes qui éclatent un peu partout, nuit et jour », rapporte le soldat François-Joseph Thiault le 5 février.

## Consternation générale

Ce jour-là, deux dames tentent de fuir la violence du siège et de traverser les lignes ennemies. Elles sont arrêtées par les Prussiens ; un officier leur fait lire les journaux qui confirment la capitulation de Paris, l'armistice conclu pour trois semaines excluant l'est de la France et la déroute de l'armée de l'Est qui a dû se réfugier en Suisse où les soldats ont été internés.

Les dames sont renvoyées à Belfort « où elles divulguent aussitôt ce qu'elles ont vu et agitent toute la ville » content Édouard Thiers et Sosthènes de la Laurencie. *La vérité terrible et sinistre nous vient de partout ; nous n'en voulons pas, nous la repoussons à l'égal du mensonge, mais elle nous enveloppe et nous déborde* »<sup>1</sup>. Pour le lieutenant Léon Belin, ces nouvelles, « si elles sont confirmées, peuvent décider du sort de la place, rendre inutile toute continuation de résistance, et superflue, dans l'avenir, toute effusion de sang »<sup>4</sup>.

« Chacun s'étonne et est consterné à la pensée que Belfort n'a pas été désigné dans l'armistice et va rester seul sur la brèche » se désole Édouard Mény<sup>5</sup>.

## S'informer auprès du consul français à Bâle

Le colonel Aristide Denfert-Rochereau se résout à demander au général von Tresckow l'autorisation d'envoyer l'un de ses officiers d'état-major à Bâle pour prendre des nouvelles auprès du consul français. Pour Léon Belin, l'empressement du général prussien à accéder à cette demande, « était une dernière preuve de nos désastres. Quelques heures après, le capitaine d'état-major Chatel quittait Belfort. Les Prussiens avaient mis une voiture à sa disposition pour qu'il pût se rendre à Bâle sans délai ».

## Un profond sentiment d'injustice

Édouard Thiers et Sosthènes de la Laurencie observent le profond découragement et le sentiment d'injustice que ces nouvelles provoquent : les soldats « ne comprenaient pas qu'on les eût laissés seuls pour soutenir la lutte, et dès le jour où ils ne purent plus douter, dès le jour où leur moral ne fut plus soutenu par l'espoir de vaincre, dès ce jour leur ardeur alla s'affaiblissant »<sup>1</sup>.

Les projectiles, eux, s'abattent toujours sur la ville et ses forts. Aux Basses-Perches, « nous n'étions plus que 42 sur notre belle compagnie de 120 hommes », constate Marcel Poilay, engagé volontaire. Les bruits sur la capitulation « semaient de nouveaux ferments de découragement. En même temps, le bombardement redoublait de violence »<sup>6</sup>.

## Les Perches occupées par l'ennemi !

Il devient impossible de se maintenir dans les redoutes, qui sont évacuées entre le 3 et 7 février. « Le lendemain, s'attriste Marcel Poilay, nous vîmes le drapeau allemand flotter sur ce fort où nos cœurs avaient tant battu, que nous aimions et dont l'abandon nous avait causé un si cruel déchirement »<sup>6</sup>.

Cette prise est décisive car, comme l'expliquent Édouard Thiers et Sosthènes de la Laurencie, l'ennemi « avait enfin conquis (...) cette position dominante des Perches contre laquelle il cheminait depuis vingt jours ; nous allions entrer dans une nouvelle phase du siège »<sup>1</sup>. L'ennemi lutte désormais de face contre la Citadelle, distante d'à peine 1 100 m et non plus 3 000 m.

## Les habitants croient leur dernière heure arrivée

En ville, un important incendie ravage le théâtre à l'arrière de l'hôtel de ville. « Jamais le bombardement n'a été aussi violent. Les bombes se succèdent à une vitesse vertigineuse », s'effraie Gaston Damée, qui demeure rue des 4-Vents. Les habitants peuvent « croire leur dernière heure arrivée »<sup>7</sup>. Le tir ennemi use les meilleures volontés, comme le raconte mademoiselle M. Caron : « Les habitants sont fatigués, démoralisés. Ils voudraient qu'on se rende (...) Nous n'osons plus nous coucher. Nous allumons une veilleuse pour la nuit. Il nous semble que nous serons plus en sûreté en voyant clair »<sup>3</sup>.

## Bibliographie

<sup>1</sup>Édouard Thiers, Sosthènes de la Laurencie, *la Défense de Belfort*, 5e édition, 1897

<sup>2</sup>Édouard Doll, *Journal du siège de Belfort*, 1909

<sup>3</sup>Mlle M. Caron, *Au château de Belfort pendant le siège de 1870, 1871, 1871*  
<https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>

- Mlle M. Caron, *Au château de Belfort pendant le siège de 1870-1871*, 1871
- <sup>4</sup>Léon Belin, *Guerre de 1870-1871. Le siège de Belfort*, 1871
- <sup>5</sup>Édouard Mény, *le Siège de Belfort, 1870-1871*, 1871
- <sup>6</sup>Marcel Poilay, *Souvenirs d'un engagé volontaire, 1870-1871*, 1907
- <sup>7</sup>Gaston Damée, *Journal du siège de Belfort*, 1871

## Épisode 30

# Les Prussiens menacent d'anéantir Belfort

**Alors que les canons poursuivent leur œuvre de mort, l'armistice est dans toutes les têtes. Les rumeurs circulent, on ne sait plus pourquoi on se bat, le bombardement est plus infernal que jamais. Le général prussien Udo von Tresckow est pressé d'en finir avant l'expiration de l'armistice le 19 février.**

Le capitaine Chatel, parti à Bâle pour savoir ce qu'il se passe en France, n'est toujours pas revenu ([lire épisode 29](#)). « On attend son retour avec une impatience fébrile, car la réponse qu'il apportera décidera du sort de la ville », souligne le lieutenant Léon Belin<sup>1</sup>.

On apprend que des élections législatives ont eu lieu en France et que parmi les députés élus figurent le colonel Aristide Denfert-Rochereau et le préfet du Haut-Rhin, Jules Grosjean. Le 10 février, ce dernier est autorisé par le général prussien à quitter Belfort pour aller siéger à l'Assemblée législative qui se réunit à Bordeaux.

### Pourquoi résister encore ?

« Nous résistons, et nous ne comprenons pas la raison de notre résistance. L'anéantissement de nos armées rend la Prusse maîtresse des destinées de notre pauvre France. Elle dictera les conditions de paix que bon lui semblera. Que peut lui importer la défense ou la conquête de Belfort ? Si ses armes ne lui donnent pas notre forteresse, le traité de paix la lui attribuera en même temps que l'Alsace », se désole Léon Belin<sup>1</sup>.

### Une demande d'armistice au général prussien

Face aux rumeurs qui circulent, à l'incompréhension générale sur la situation de Belfort, le colonel Aristide Denfert-Rochereau se résout à demander un armistice au général von Tresckow : « Il fallait, en ces moments terribles, compter avec l'opinion publique pour être mieux maître de chacun, c'est ce qui décida le gouverneur à céder, non dans le but probable d'obtenir un armistice, mais dans le but plus certain de se procurer un refus écrit qu'il pût rendre public », expliquent Édouard Thiers et Sosthènes de la Laurencie<sup>2</sup>. C'est d'ailleurs ce qui se produit : le général prussien refuse l'armistice. Le colonel Denfert-Rochereau demande aux officiers de redoubler de vigilance car « cette prolongation de résistance pouvait avoir les plus grandes conséquences pour conserver la place à la France, sinon pour empêcher la garnison d'être prisonnière de guerre »<sup>2</sup>.

### Un bombardement de plus en plus effrayant

La pluie de fer se poursuit donc sans répit. Édouard Thiers et Sosthènes de la Laurencie estiment que 10 à 12 000 projectiles sont tirés chaque jour par les Prussiens, « tir effrayant si l'on considère le peu d'étendue de la place »<sup>2</sup>.

Au château, la situation devient intenable pour la famille de mademoiselle M. Caron : « Les éclats viennent frapper notre porte (...) Tout le monde est à bout de patience et de peine (...) Nous ne dormons plus du tout la nuit »<sup>3</sup>. Sa famille doit abandonner sa casemate et se réfugier dans un petit souterrain attenant à celui des sous-officiers d'artillerie. « Il y pleut à un bout. À l'autre bout, sur des caisses à biscuit vides, nous installons un lit pour 4 ! ». Elle a entendu dire que les Prussiens veulent « anéantir la ville et les habitants avant dix jours »<sup>3</sup>.

### Belfort enserré dans un cercle de feu

Terré dans sa cave, rue des Quatre-Vents, Gaston Damée note, le 11 février : « Ce matin la voix formidable du canon n'a pas cessé de se faire entendre ; et de nombreuses victimes sont encore à déplorer. De tous sens, nous sommes écrasés par les projectiles. Un cercle de feu nous entoure »<sup>4</sup>.

Ce cercle de feu provoque, dans la nuit du 12 au 13 février, l'incendie du bâtiment qui abrite les écoles communales rue de l'Étuve, à quelques mètres à peine de l'arsenal !

### La ville vit-elle ses derniers instants ?

<https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>

« Les flammes (...) s'élevaient à une hauteur prodigieuse, et projetaient de rougeâtres reflets sur les parois dévastées des maisons et des édifices environnants, menacés eux-mêmes d'être envahis par le feu. Le bruit du canon de nos forts, répondant à celui des batteries de l'ennemi, contribuait à augmenter l'effet terrible et grandiose de cette scène de désolation, dont les témoins pouvaient se croire arrivés au suprême instant de la ruine de leur cité », se souvient Édouard Mény, maire de Belfort<sup>5</sup>.

Les efforts des habitants et des soldats permettent d'éviter que le feu ne se propage à l'arsenal et aux maisons voisines.

## Un ultimatum des Prussiens

Le 13 février, le général von Tresckow envoie un courrier au colonel Denfert-Rochereau : « Je me suis établi sur les Perches, et je possède maintenant les moyens nécessaires pour détruire le Château (...). C'est de vous seul qu'il dépend maintenant d'épargner, par la conclusion d'une capitulation honorable, une plus grande effusion de sang (...) Je n'attends pas de réponse précise, mais j'attendrai douze heures avant de recommencer mes attaques renforcées. Si d'ici là je ne reçois pas de vous une proposition acceptable, je ne reculerai pas devant les mesures les plus extrêmes, certain que, pour accomplir ma mission, un seul chemin m'est tracé »<sup>2</sup>.

## Coup de théâtre !

Face à cet ultimatum, le commandant de la place ne voit qu'une réponse possible : le silence.

Il décide donc d'attendre la suite des événements lorsqu'un nouveau messenger du général prussien est annoncé : il apporte une dépêche du ministre des Affaires étrangères français, Ernest Picard, contresignée par le chancelier allemand Otto von Bismarck : « Le commandant de Belfort est autorisé, vu les circonstances, à la reddition de la place. La garnison sortira avec les honneurs de la guerre, et emportera les archives de place ; elle ralliera le poste français le plus voisin »<sup>2</sup>.

Aristide Denfert-Rochereau refuse de s'en remettre à cette dépêche sans avoir vérifié les ordres du gouvernement français. Il obtient une suspension d'armes, le temps d'envoyer à Bâle un deuxième officier. Cette suspension commence le 13 février à 23 h mais le bombardement a cessé depuis plusieurs heures déjà. « On n'entendit plus le canon à Belfort »<sup>1</sup>.

## Bibliographie

<sup>1</sup>Léon Belin, *Guerre de 1870-1871. Le siège de Belfort*, 1871

<sup>2</sup>Édouard Thiers, *Sosthènes de la Laurencie, la Défense de Belfort*, 5e édition, 1897

<sup>3</sup>Mademoiselle M. Caron, *Au château de Belfort pendant le siège de 1870-1871*, 1871

<sup>4</sup>Gaston Damée, *Journal du siège de Belfort*, 1871

<sup>5</sup>Édouard Mény, *le Siège de Belfort, 1870-1871*, 1871

## Épisode 31

# Les Belfortains sortent des caves, les Prussiens entrent dans la ville

**Un silence étrange et une activité extraordinaire marquent la fin du siège. Les habitants sortent enfin des caves et découvrent une ville ravagée. Leur soulagement est teinté d'inquiétude et de questions : l'armistice va-t-il durer, que vont-ils devenir ?**

Au soir du 13 février, « un frémissement extraordinaire parcourt toute la ville, d'autant plus perceptible qu'il surgit du milieu d'un silence parfait de la part des canons. Quelques cris de joie s'y mêlent. De tous côtés la foule se répand et circule dans les rues », raconte un soldat volontaire anonyme<sup>1</sup>.

## Une foule heureuse et bruyante

Le soldat François-Joseph Thiault s'apprête à se coucher lorsque « tout à coup je n'entends plus le canon, nous écoutons, c'est un calme complet ». Il court voir ce qu'il se passe et découvre « un monde fou, une vague humaine dans les rues »<sup>2</sup>.

Le maire, Édouard Mény, voit cette foule « heureuse et bruyante » se répandre dans tous les quartiers de la ville et les faubourgs. « Rien des personnes sortent de leurs caves, à ce moment-là, pour la première fois depuis le commencement du siège »  
<https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>



taubourg. « Bien des personnes sortent de leurs caves, à ce moment-là, pour la première fois depuis le commencement du siège. Elles parcourent avec avidité toutes les rues, pour y voir, à l'aide de lanternes, les dégâts du bombardement »<sup>3</sup>.

## Le silence étrange des canons

Le lendemain, la ville se réveille dans un silence inhabituel. « Pendant deux jours, nous fûmes tout étonnés de n'avoir plus à nous garantir du bombardement, note Marcel Poilay, soldat engagé volontaire. Le silence succédant au formidable bruit qui n'avait pas cessé pendant 73 jours et 73 nuits nous laissait inquiets. Il nous manquait quelque chose »<sup>4</sup>.

Il règne dans les rues « une agitation extraordinaire, constate le soldat Édouard Doll. Les uns vont voir leurs amis, les autres sortent leurs meubles de leurs caves, un très grand nombre parcourt la ville pour se rendre compte de l'étendue des dégâts »<sup>5</sup>.

## Une joie teintée d'inquiétude

« Tout le monde est dehors, chacun circule fiévreusement comme pour prendre une part de cet air pur dont on a manqué si longtemps. On veut en refaire une provision si l'armistice ne doit durer qu'un jour. À huit heures, le soleil s'élève splendide et magnifique, comme pour consoler tous ces malheureux qui ont été privés si longtemps de sa chaleur bienfaisante (...), racontent Édouard Thiers et Sosthènes de la Laurencie. Les Prussiens désiraient aussi contempler leur ouvrage. On les voyait en grand nombre aux Perches, dévorant des yeux cette ville qu'ils n'auront le droit d'occuper qu'après le départ du dernier soldat français »<sup>6</sup>. « Quelques-uns s'approchent même fort près des murailles du Château et s'entretiennent amicalement avec nos soldats que la volonté des monarques a fait leurs ennemis », note Léon Belin<sup>7</sup>.

## La garnison se prépare à partir

La guerre a pris fin, mais les questions demeurent. « Sommes-nous prisonniers ? Belfort reste-t-il à la France ? », se demande François-Joseph Thiault<sup>2</sup>.

Le 15 février, les envoyés du colonel Aristide Denfert-Rochereau à Bâle rentrent enfin et confirment l'autorisation de reddition. Il faut établir avec les Prussiens une convention d'armistice qui prévoit une évacuation des soldats français le 18 février au plus tard.

Les troupes françaises se préparent donc à partir. Des vivres sont vendus aux civils pour payer la solde des officiers. Le bétail est abattu, les provisions sorties des magasins pour une distribution aux habitants : « C'est une joie pour nous de savoir que tout ceci leur profitera car ils sont bien dépourvus, et que les Prussiens s'en brosseront », se réjouit François-Joseph Thiault<sup>2</sup>.

## Derniers adieux

Le 18 février au matin, « les troupes étaient rassemblées en dehors de la porte de France. La foule silencieuse regardait, n'osant croire à son malheur, se souviennent Édouard Thiers et Sosthènes de la Laurencie. Le maire, M. Mény, allait au milieu des soldats, serrant la main à ceux qu'il avait connus, et auxquels cette défense si longue donnait presque le droit de cité. Il pleurait librement avec nous qui partions, mais cachait ses larmes à ceux qui restaient, car il avait maintenant mission de les consoler et de les défendre encore par son énergie et son calme »<sup>6</sup>.

## Les Belfortains seuls au milieu des ruines

En effet, souligne Léon Belin, « les malheureux habitants de Belfort restent au milieu des ruines de leur cité, et vivront désormais avec ceux qui les ont faites. Ils auront à souffrir tous les maux qui résultent de l'occupation ennemie, et ils ont d'autant plus lieu de le craindre, qu'aucune disposition de l'acte de reddition n'est conçue en leur faveur. Et puis, douleur plus grande encore (...), sont-ils certains seulement de rester Français ? »<sup>7</sup>.

## Denfert-Rochereau refuse les honneurs de la guerre

À 11 h, le colonel Aristide Denfert-Rochereau quitte Belfort avec la dernière colonne. Il a refusé les honneurs de la guerre. « La garnison eût ainsi défilé devant les troupes prussiennes en armes, explique Léon Belin. Le gouverneur de Belfort n'accepta pas cette proposition. Il insista au contraire pour que les troupes allemandes ne se trouvassent point sur le chemin de la garnison de Belfort »<sup>7</sup>.

## Proclamation aux habitants

Le commandant de la place a adressé une proclamation aux Belfortains où il dit comprendre « mieux que personne l'amertume de la situation qui leur est faite. Cette situation est d'autant plus pénible qu'on prétend nous faire craindre, qu'au mépris des principes et des idées modernes, le traité de paix que nous allons subir ne consacre, une fois de plus, le droit de la force, et n'impose à l'Alsace tout entière la domination étrangère.

Mais je reste convaincu que la population de Belfort conservera toujours les sentiments français et républicains qu'elle vient de manifester avec tant d'énergie »<sup>6</sup>.

## Les Prussiens entrent dans la ville

<https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>

À midi, les troupes prussiennes entrent dans la ville par la porte de Brisach.

« À trois heures, le canon se fait entendre au Château, et l'ennemi, après une cérémonie religieuse, arbore sur la plate-forme de la caserne, le drapeau national de la Prusse, noir et blanc, rapporte Édouard Mény. Quelques instants après, une partie de l'armée assiégeante entre, musique en tête, et défile sur la place d'Armes devant le général de Tresckow et son état-major. C'était la fin ! Belfort, la glorieuse, était occupée ! 5 000 Prussiens prenaient violemment possession de nos casernes et de nos habitations à moitié effondrées ! Nous avons eu, au moins, la consolation de constater, au milieu de notre immense douleur et des larmes de désespoir qui brûlaient nos yeux, qu'au moment de l'entrée de l'ennemi et de son défilé sur notre place publique, les fenêtres de toutes nos maisons mutilées étaient hermétiquement fermées, et que pas un de nos braves concitoyens n'a voulu être témoin du cortège du général de Tresckow, à qui le Gouvernement seul venait de nous rendre, par suite des circonstances, après un siège qui avait duré 103 jours »<sup>3</sup>.

## Bibliographie

<sup>1</sup>Volontaire de l'armée de Belfort anonyme, *Impressions et souvenirs du siège de Belfort*, 1871

<sup>2</sup>François-Joseph Thiault, *Souvenirs du siège de Belfort, 1870-1871*, 1871

<sup>3</sup>Édouard Mény, *le Siège de Belfort, 1870-1871*

<sup>4</sup>Marcel Poilay, *Souvenirs d'un engagé volontaire : Belfort, 1870-1871*, 1907

<sup>5</sup>Édouard Doll, *Journal du siège de Belfort*, 1909

<sup>6</sup>Édouard Thiers, *Sosthènes de la Laurencie, la Défense de Belfort*, 5e édition, 1897

<sup>7</sup>Léon Belin, *Guerre de 1870-1871. Le siège de Belfort*, 1871

## Épisode 32

# Les Belfortains seuls face à l'ennemi

**À Versailles, les négociations entre Adolphe Thiers et Otto von Bismarck sont rudes, notamment autour du sort de Belfort. Dans notre ville, après le départ de la garnison, il ne reste plus que les soldats malades et blessés, environ 1 600 personnes, le personnel de l'intendance et des hôpitaux et... 5 000 Prussiens.**

Édouard Mény, maire de Belfort, espérait que la convention de reddition de la place forte prendrait en compte *les intérêts de la brave population de Belfort* », avec des conditions semblables à celles qui avaient été mises en place à Metz : pas de réquisitions et pas d'obligation pour les habitants de loger les soldats prussiens.

Hélas, rien n'a été prévu pour les civils.

Les Prussiens ont refusé d'aborder le sujet, le général Udo von Tresckow n'ayant selon eux aucune autorisation pour s'occuper des intérêts de la population.

## Les habitants sacrifiés

Voici donc les Belfortains seuls face à l'ennemi dans une ville en ruines.

« *Nous fûmes sacrifiés*, regrette amèrement Édouard Mény. *Combien nous eûmes le cœur tristement brisé, lors du départ de nos braves soldats et de nos chers compatriotes mobilisés, dont nous avons si longtemps partagé les souffrances et les dangers ! Combien nous envions leur sort glorieux ! Ils s'en allaient, eux, les seuls soldats de notre malheureuse armée, avec tous les honneurs de la guerre ! Ils allaient être libres, et justement fêtés et acclamés partout sur leur passage ! Leur marche à travers la France allait être un long triomphe ! C'était l'armée de Belfort, invaincue, qui avait sauvé Besançon, qui avait sauvé le Midi ! Et nous, à cette heure glorieuse et si triste tout à la fois, nous restions seuls au milieu de nos ruines* »<sup>1</sup>.

## Les interdictions remplacent les obus

La main de fer de l'occupant ne tarde pas à s'abattre sur la ville. Une ordonnance du gouverneur prussien, le lieutenant-colonel Friedrich von Scheliha, est affichée sur les murs de la ville. Sa première disposition donne le ton : « *Toutes les ordonnances du commandant seront rendues uniquement en langue allemande ; elles ne sont pas moins exécutoires par les habitants ne parlant pas cette langue. S'il s'agit d'affaires communales, elles peuvent être traduites, s'il est nécessaire* ».

<https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>

## État de siège et couvre-feu

Elle précise aussi que l'état de siège est maintenu et édicte différentes obligations et interdictions : interdiction de tous les journaux ou proclamations non autorisés, remise des armes et munitions détenues par les habitants, couvre-feu à 21 h (sauf pour les médecins civils), interdiction de sortir de la ville entre 18 h et 7 h du matin ou encore de ramasser les éclats de projectiles (les Allemands se les réservent, ce qui leur permet de revendre « 10 millions de kilogrammes de fonte », précise le lieutenant Léon Belin<sup>2</sup>).

Gare à celui qui voudrait injurier un soldat allemand ! « Les habitants doivent être prévenus qu'au cas où les troupes allemandes en armes seront insultées, soit de l'intérieur d'une maison ou édifice, soit à un autre lieu, il sera procédé selon l'usage de la guerre ».

## Loger 5 000 hommes

Point particulièrement délicat : la ville doit aussi pourvoir au logement de 5 000 hommes, « soit dans les maisons privées soit dans les postes militaires ou les casernes restant habitables ».

Mademoiselle M. Caron et sa famille sont encore à Belfort car le père, exténué, a été hospitalisé. Ils ont dû quitter leur casemate, mais trouver un logement n'est pas chose aisée : « C'est à n'en pas croire ses yeux. Les rues sont encombrées de débris de bois, de pierres, de tuiles ; la circulation est très difficile. On n'ose pas passer près des maisons, de peur qu'elles ne s'écroulent sur nous. Il n'y a plus que des ruines partout (...) Où trouver un logement ? »<sup>3</sup>.

## Les Prussiens s'installent

Sa famille finit par trouver refuge chez un ouvrier de son père au faubourg de Brisach. « On dit que la paix est signée ; ou qu'elle va l'être (...) Cependant, les Prussiens s'installent, dictent leurs volontés, désarment les habitants, obligent ceux qui ne veulent pas jurer fidélité à Guillaume, à quitter la ville sous 3 jours. Il y en a des quantités logées partout, jusque 40 par maison. Ils s'emparent de tout, des lits, des chambres, des meubles, des provisions. Il est affiché qu'on doit leur fournir pour chaque homme : 1 livre de bœuf, 250 grs de lard, du café, des cigares, de l'eau-de-vie, 750 grs de pain ou 2 frs par jour. Les habitants ne sont plus chez eux. Ils sont si indignés, si désolés qu'ils disent, qu'ils préféreraient voir recommencer le bombardement »<sup>3</sup>.

## Le château s'habille de... farine

Elle note aussi que l'on « paie maintenant à Belfort, avec de la monnaie prussienne. Les marchés se rétablissent. Il s'installe sur la place des marchands étrangers de toutes sortes car, à Belfort, il ne reste rien »<sup>3</sup>.

Malgré les ventes et les distributions aux habitants, il y a encore des vivres dans les magasins. Les Prussiens en détruisent certains, raconte François Mathey, jeune garçon de Valdoie : les grosses bandes de lard salé « d'une qualité très médiocre et que l'on accusait d'être une des causes de l'épidémie de dysenterie et de celle de petite vérole », mais aussi des « quantités de farine, riz et pâtes ». « Ce que je me rappelle très bien, c'est d'avoir vu la façade du Château et des Pavillons (rue du Rosemont actuelle) tout blancs de farine, sel, riz, etc., jetés par les fenêtres du Château et par les autres ouvertures de la citadelle »<sup>4</sup>.

## Les Belfortains réquisitionnés pour déblayer les rues

Les Prussiens réquisitionnent les Belfortains pour effacer les traces du bombardement, comme l'explique Édouard Mény : « L'autorité allemande exigea le déblaiement immédiat des rues, dont quelques-unes renfermaient jusqu'à un mètre de tuiles, de pierres et de décombres de toute nature. L'autorité municipale dut mettre en réquisition les voitures des villages voisins pour opérer ces enlèvements, et nous dûmes employer, pendant plus d'un mois, près de 50 tombereaux par jour, qui transportaient les décombres sur les glacis de la place et de la promenade des faubourgs qui fut ainsi exhauscée de près de 50 centimètres dans toute sa longueur »<sup>1</sup>.

## Bibliographie

<sup>1</sup>Édouard Mény, *le Siège de Belfort 1870-1871*, 1871

<sup>2</sup>Léon Belin, *Guerre de 1870-1871. Le siège de Belfort*, 1871

<sup>3</sup>Mlle M. Caron, *Au château de Belfort pendant le siège de 1870-1871*, 1871

<sup>4</sup>François Mathey, *Souvenirs de la guerre de 1870-1871 à Valdoie*, bulletin n°49 (1935) de la Société belfortaine d'émulation

# Le bilan terrible des 103 jours de siège

**Au cours de ce conflit, la France et la Prusse ont subi de lourdes pertes militaires : 140 000 morts côté français, 70 000 côté allemand. 509 000 combattants français ont été faits prisonniers (35 000 soldats allemands). À ce bilan s'ajoutent, pour notre pays, environ 450 000 victimes civiles (misère, faim, épidémies...), les villes et les villages bombardés, incendiés... Belfort compte ses morts.**

Édouard Mény, maire de Belfort, dresse le triste décompte des personnes qui ont perdu la vie pendant le siège : du 1er novembre 1870 au 18 février 1871, la mairie a enregistré 1 218 décès, dont 956 militaires et 262 civils.

## De nombreuses morts dues aux maladies

« Certains jours, il y eut jusqu'à 34 déclarations. (...) Les décès les plus nombreux furent causés d'abord par la variole qui sévit cruellement jusqu'au milieu du mois de janvier surtout, et ensuite par la fièvre typhoïde qui régna pendant toute la durée du siège »<sup>1</sup>. Une cinquantaine d'habitants a été tuée par le feu de l'ennemi.

« Le nombre des décès s'élève annuellement à 200, à Belfort. La mortalité a donc été, pendant le siège, près de cinq fois plus forte qu'en temps ordinaire », calcule le lieutenant Léon Belin<sup>2</sup>. Ces civils tués représentent 6,5 % des 4 000 habitants restés à Belfort (4,4 % si l'on se réfère au nombre habituel d'habitants : 6 000).

## La garnison a perdu un quart de ses effectifs

Au nombre des militaires tués, Édouard Mény ajoute également 1 444 hommes dont le décès a été déclaré directement dans leurs différents corps. Avec les disparus et les prisonniers, la garnison a perdu environ 4 000 hommes, environ un quart de ses effectifs.

Autre conséquence macabre du siège : « Nous avons appris (...) que près de 150 cadavres avaient été enterrés sans autorisation dans des propriétés particulières qu'il fallut désinfecter ».

Il faut aussi accueillir les familles venues chercher des nouvelles de leurs proches : « Depuis la reddition de la place, bien des pères, bien des mères sont venus nous demander les corps de leurs enfants ; et nous avons dû assister à des scènes déchirantes, alors surtout que les familles n'apprenaient, qu'en consultant sous nos yeux les registres de l'état civil, les décès d'un fils, d'un frère ou d'un être aimé dont elles étaient sans nouvelles ! »<sup>1</sup>.

## Des dégâts matériels immenses

Quelque 100 000 projectiles ont été tirés sur la ville par l'artillerie allemande, causant d'énormes dégâts matériels : 700 maisons ont été touchées dont 253 en ville et 447 dans les faubourgs. « De toutes les maisons de l'intérieur de la ville, il n'en est peut-être pas une qui n'ait été plus ou moins atteinte par les projectiles ennemis »<sup>1</sup>. Dans les faubourgs, celui du Fourneau « est celui qui a été le plus cruellement atteint, de par son voisinage du Château et des Basses-Perches »<sup>1</sup>.

Grâce au service d'incendie mis en place par le maire, la ville a subi peu d'incendies, mais dans les faubourgs, une trentaine de maisons a brûlé. À ces destructions s'ajoutent 22 maisons démolies par l'armée car elles risquaient de gêner la défense de la ville.

## La ville a changé de visage

Les arbres des promenades et jardins ont été abattus par le génie militaire ou détruits par les projectiles « L'aspect général de notre chère Ville a donc complètement changé aujourd'hui. Rien n'arrête plus les regards, depuis les faubourgs, d'où l'on aperçoit maintenant, sans obstacle, la Ville, qui était cachée auparavant par un rideau de verdure. L'espace entre les faubourgs et la Ville n'est plus, en ce moment, qu'une plaine aride et désolée »<sup>1</sup>.

À l'horizon, « la tour de La Miotte, qui de loin ressemble à une spirale, paraît chanceler, mais reste noblement debout »<sup>1</sup>.

## Des dégâts à la charge des sinistrés

Édouard Mény estime les dommages causés à la ville à 2 762 872 francs (dont 300 000 francs pour les bâtiments communaux). Il faut ajouter la valeur des maisons détruites par l'armée : 6 à 700 000 francs.

Qui va payer ? « Tous les dégâts, dommages, pertes quelconques, de quelle nature que ce soit furent laissés à la charge des sinistrés », rapporte un jeune habitant de Valdoie, François Mathey<sup>3</sup>.

## Solidarité nationale et internationale

Les habitants ne peuvent compter que sur des secours privés venus de France, de Suisse, d'Angleterre, des États-Unis. Parmi ces donateurs, il y a par exemple un philanthrope anglais, un certain James Long.

<https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>

François Mathey se souvient aussi d'une aide de 1 000 francs donnée « à ceux qui reconstruisaient leurs maisons incendiées, détruites, principalement aux maisons modestes »<sup>3</sup>, grâce à une souscription lancée fin 1871 par Élise Thiers, la femme du président Adolphe Thiers. Ces maisons portent une plaque en fonte avec l'inscription : « Souscription nationale du sou des chaumières ».

« Il y eut aussi des envois de graines, semences, replants, destinés aux cultivateurs ou aux possesseurs d'un jardin, d'un champ »<sup>3</sup>.

\*Il y eut également 40 naissances et 1 mariage !

## Bibliographie

<sup>1</sup>Édouard Mény, *le Siège de Belfort 1870-1871*, 1871

<sup>2</sup>Léon Belin, *Guerre de 1870-1871. Le siège de Belfort*, 1871

<sup>3</sup>François Mathey, *Souvenirs de la guerre de 1870-1871 à Valdoie*, bulletin n°49 de la Société belfortaine d'émulation, 1935  
Nicolas Bourguinat et Gilles Vogt, *la Guerre franco-allemande de 1870, une histoire globale*, 2020

## Épisode 34

# La naissance difficile du Territoire de Belfort

**Le vote par l'Assemblée nationale du traité de paix préliminaire le 1<sup>er</sup> mars a rassuré les habitants : Belfort restera français. Mais quel périmètre autour de la place bénéficiera du même sort ? C'est l'un des enjeux des négociations qui se déroulent à Bruxelles en mars et avril.**

« Nous avons eu la crainte terrible, au moment de l'entrée des troupes allemandes dans la place, que la ville ne perdît sa nationalité. Les premiers jours de l'occupation, pendant lesquels nous avons eu un Directeur du Cercle, un Commissaire de police et des gendarmes allemands, nous avons été complètement sous la direction et sous la dépendance administrative de l'autorité étrangère », s'inquiète Édouard Mény, maire de Belfort<sup>1</sup>.

## Les députés votent pour la paix

Toutefois, le 1<sup>er</sup> mars, par 546 voix contre 107 et 23 abstentions, l'Assemblée nationale a ratifié le traité de paix préliminaire négocié par Adolphe Thiers, chef de l'exécutif, et le chancelier allemand Otto von Bismarck : la France doit verser en trois ans une indemnité de 5 milliards de francs-or à l'Empire allemand. En gage de ce paiement, les Allemands occupent six départements français et Belfort. Une partie de la Lorraine et les départements du Bas-Rhin et du Haut-Rhin sont annexés par l'Empire allemand, hormis Belfort, qui reste français en échange du défilé des troupes prussiennes à Paris.

« Ce fut notre première, notre plus précieuse récompense. Dès ce jour-là, nous restâmes Français » se félicite Édouard Mény<sup>1</sup>.

## Quel périmètre autour de Belfort ?

Il reste toutefois à régler le délicat problème du périmètre restant français autour de la place. C'est l'un des points sensibles abordés lors des négociations qui se déroulent à Bruxelles à partir du 24 mars. Les rumeurs continuent à courir. L'industriel Juvénal Viellard-Migeon, conseiller général du canton de Delle, qui se trouve à Paris, indique ainsi dans une lettre à sa femme le 14 mars : « Le bruit se répand que les Allemands éclairés sur les dispositions des habitants de l'Alsace et de la Lorraine à repousser la nouvelle nationalité qu'on leur offre, seraient enclins à abandonner ces deux provinces moyennant finances ; on parle d'un milliard et demi. Ça m'a l'air d'un conte »<sup>2</sup>.

C'est un conte, en effet.

## Des discussions interminables

Les Allemands ne comptent absolument pas renoncer à l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine. Ils n'ont pas fait la guerre pour tirer un trait sur ces conquêtes territoriales.

Concernant Belfort, ils prétendent d'abord « laisser notre ville comme une enclave au cœur de leur nouveau territoire, et une enclave restreinte, au-delà du rempart à la zone étroite des servitudes militaires » s'indigne Édouard Mény. Cela représente <https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>

360 mètres depuis le pied des fortifications ! D'autres solutions sont avancées : élargir le périmètre à 7 ou 8 kilomètres autour de la place ou s'appuyer sur la ligne de séparation des eaux entre le Rhône et le Rhin qui est aussi la frontière linguistique entre le français et l'allemand.

## Un choix cornélien pour la France

Les négociations traînent en longueur, au point qu'Otto von Bismarck intervient et rencontre les représentants de la France, début mai, à Francfort. Après trois journées de discussions, de menaces, d'ultimatums, le traité est signé le 10 mai, mais la question du périmètre autour de Belfort n'est pas encore réglée...

Bismarck laisse à la France le soin de choisir entre un périmètre de 7 km restant français autour de la place et une zone plus large englobant presque tout l'arrondissement en échange d'une bande de territoire de 10 km le long de la frontière luxembourgeoise.

## Le fer ou Belfort ?

Les négociateurs français n'ayant pas voulu endosser la responsabilité d'un tel choix, c'est à l'Assemblée nationale de se prononcer.

Pour les militaires, l'intérêt stratégique de Belfort est devenu médiocre ; ils rechignent à laisser échapper des terres lorraines riches en minerai de fer. Adolphe Thiers doit mettre tout son poids dans la balance pour que les députés acceptent l'échange de territoires. Le 18 mai, les députés ratifient le traité par 433 voix contre 98.

Édouard Mény est présent ce jour-là, à l'Assemblée nationale, avec le maître de forge et député Juvénal Viellard-Migeon et Charles Boigeol, manufacturier textile, conseiller général et maire de Giromagny (grand-père de Pierre Boigeol, conservateur du musée d'Histoire de la citadelle de Belfort de 1969 à 1974) : « *Les intérêts de Belfort et de son territoire, vivement attaqués, notamment par les généraux qui siégeaient à l'Assemblée, furent défendus, d'abord par M. le vicomte de Meaux (...) et, après lui, par M. Thiers (...), avec une conviction et un talent qui entraînèrent l'Assemblée* ».

## L'arrondissement subsistant du Haut-Rhin

Le territoire qui reste français réunit les cantons de Belfort, Delle, Giromagny et Fontaine, moins les communes de Bellemagny, Bréchaumont, Bretten, Chavannes-sur-l'Étang, Saint-Cosme, Éteimbes, Montreux-Jeune et Montreux-Vieux. En échange, les communes de Leval, Petite-Fontaine, Romagny et Rougemont sont détachées du canton de Masevaux et celles de Chavannatte, Chavannes-les-Grands et Suarce du canton de Dannemarie.

Ce territoire est appelé « *l'arrondissement subsistant du Haut-Rhin* ». Il faudra attendre le 18 février 1922 pour qu'il devienne officiellement le 90<sup>e</sup> département français.

## Bibliographie

<sup>1</sup>Édouard Mény, *le Siège de Belfort 1870-1871*, 1871

<sup>2</sup>Juvénal Viellard-Migeon, *Correspondance*, dans le bulletin n°32 de la Société belfortaine d'émulation, 1913

Pierre Haas, *Le Territoire de Belfort dans les traités de 1871*, bulletin n°69 de la Société belfortaine d'émulation, 1972-1973

## Épisode 35

# Quel avenir pour Belfort ?

**Séparé de l'Alsace, confronté aux besoins immenses de la reconstruction et encore occupé par les Prussiens, comment Belfort va-t-il se relever de ses ruines ?**

**C'est la question qui taraude Édouard Mény, maire de Belfort.**

« *Quel sera maintenant l'avenir politique, administratif et commercial de Belfort ?*, se demande-t-il. *Il est question de faire de Belfort un centre politique et administratif assez important. On a même agité la question de conserver notre autonomie, et de faire de nous un département qui rappellerait les deux départements de notre glorieuse Alsace. Quelques personnes ont aussi l'espoir de voir créer au milieu de nous un lycée\* qui recevrait les élèves de nos malheureux départements annexés (...). De tous les côtés on*

<https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>



nous arrivée l'arrivée de nouveaux habitants qui ne veulent pas perdre leur nationalité.

Toute cette population nouvelle, tous ces projets, toutes ces institutions, si elles se réalisent, apporteront sans doute la prospérité et le bien-être à Belfort »<sup>1</sup>.

## Un appel à l'aide pour reconstruire la ville

Le 1<sup>er</sup> août 1871, arrivé à la fin de son récit sur le siège, Édouard Mény conclut par un appel à l'aide au gouvernement français pour l'aider à reconstruire la ville : « *Trouée, hachée, déchiquetée comme le navire qui rentre au port, après le combat, tout démâté, mais qui porte encore intact à sa proue le noble drapeau du pays, elle a besoin, comme lui, d'être remise en état de pouvoir reprendre bientôt la mer !*

*Elle demande donc que le Gouvernement, et que tous ceux qui ont moins souffert l'aident dans la mesure de leurs ressources à restaurer ses maisons et ses édifices !*

*Puisse notre appel être entendu ! Et puissions-nous bientôt, mes chers Compatriotes, relevés de tous nos désastres, attendre avec calme et dignité, et dans une douloureuse résignation, des jours meilleurs et l'heure solennelle de la réparation, qui sonnera sans doute un jour pour nous ou pour nos enfants !!! ».*

## Les Prussiens vont-ils rester malgré tout ?

Ces jours meilleurs arrivent avec la fin de l'occupation.

Pendant de longs mois, Belfortains et Allemands ont vécu chacun de leur côté. Les habitants se sont inquiétés de voir l'occupant reconstruire les forts, redoutant de les voir rester. Le jeune Valdoyen François Mathey écrit ainsi : « *Les Allemands ont cru longtemps que Belfort leur appartiendrait, leur resterait, aussi se sont-ils mis à l'œuvre pour réparer les dégâts de la guerre et remettre le tout en état de défense »*<sup>2</sup>.

## La fin de l'occupation

Mais au printemps 1873, les préparatifs de départ commencent : « *Chaque jour, un train de trente à trente-cinq wagons partait de Belfort, bourré de matériel. Il fallut cinq semaines et environ 1 100 à 1 200 wagons pour tout évacuer »*, relate l'historien André Larger dans son ouvrage Belfort autrefois<sup>3</sup>. Des gendarmes français arrivent à Belfort les 20 et 21 juillet et, le 2 août, les Allemands quittent la ville.

Les reporters des grands journaux parisiens sont présents. « *Malgré l'heure matinale, les Belfortains étaient là, pour assister à l'événement, silencieux mais le sourire aux lèvres*, raconte encore André Larger. *Une heure plus tard, les cloches sonnaient à toute volée dans une ville en liesse. Belfort était à l'aube d'une ère nouvelle ».*

## Un tournant pour Belfort

La guerre de 1870-1871 marque en effet un tournant dans l'histoire de notre ville. Jusqu'à la fin de 1871, les entreprises alsaciennes et lorraines peuvent vendre leurs produits en France sans droits de douane, puis avec des droits de douane réduits.

Mais ce régime ne dure pas et les industriels n'ont que deux solutions : vendre en Allemagne ou s'installer en France pour garder leurs clients et éviter les droits de douane. De nombreuses entreprises se fixent alors dans le territoire de Belfort, à Rougegoutte, Étueffont, Valdoie, Danjoutin...

## La naissance d'un noyau industriel

La plus importante choisit Belfort, à la fin des années 1870 : c'est la SACM (Société alsacienne de constructions mécaniques) qui deviendra Alstom en 1928. Arrivent aussi l'entreprise textile DMC (Dollfus-Mieg et Cie) avec ses beaux bâtiments de brique rouge et son plan d'eau, les filatures et tissages Dollfus et Cie, la filature Georges-Koechlin ou encore l'usine d'impression textile Steiner à l'étang des Forges.

## Un essor démographique

Jusqu'en 1885, notre ville va accueillir chaque année environ 1 000 immigrants. Parmi eux, des Alsaciens qui ont décidé de faire jouer leur droit d'option : ils ont en effet jusqu'au 30 septembre 1872 pour décider s'ils resteront dans les régions annexées ou s'ils déménageront en France pour en conserver la nationalité.

De 6 200 habitants avant 1870, notre ville passe à 19 336 habitants en 1881, 25 455 en 1891, 39 371 en 1911. Elle connaît un taux d'accroissement exceptionnel, en moyenne 10 % par an.

À l'étroit dans ses murailles, la ville achète à l'armée, en 1897, les terrains entre les fortifications et les faubourgs. C'est là que va s'élever le Quartier Neuf (place de la République, boulevard Carnot...) pendant que les faubourgs grandissent, donnant à notre ville son nouveau visage.

## Bibliographie

<sup>1</sup>Édouard Mény, *le Siège de Belfort 1870-1871*, 1871

<sup>2</sup>François Mathey, *Souvenirs de la guerre de 1870-1871 à Valdoie*, bulletin n°49 (1935) de la Société belfortaine d'émulation

<sup>3</sup>André Larger, *Belfort autrefois*, 1987

Georges Schouler, *L'industrie avant la guerre de 1870-1871 et les conséquences commerciales et industrielles du traité de Francfort dans le Territoire de Belfort*, bulletin n°70 (1974-1977) de la Société belfortaine d'émulation

Francis Péroz, Jean-François Lami, *Belfort à travers l'histoire*, 2008

## Épisode 36

### Que sont-ils devenus ?

**Prenons d'abord des nouvelles de la garnison : après son départ de Belfort, au terme d'une marche triomphale de 18 à 20 jours, elle a rejoint Grenoble les 7, 8 et 9 mars. C'est là qu'intervient la démobilisation. Chacun peut enfin retrouver les siens.**

**Refermons à présent notre feuilleton du 150<sup>e</sup> anniversaire du siège en découvrant ce que sont devenus ceux qui nous ont accompagnés tout au long de ces épisodes, pour ceux, du moins, dont nous connaissons l'histoire (par ordre d'apparition).**

#### Édouard Mény (1818-1891)

Notaire de profession et capitaine des sapeurs-pompiers, Édouard Mény est entré au conseil municipal en 1846 et a été nommé maire de Belfort en 1855.

En 1859 déjà, il s'est distingué en sauvant un enfant qui se noyait sous la glace. En 1870, alors que Belfort n'est pas encore assiégé, il anticipe les difficultés en incitant les Belfortains à faire des provisions et en organisant un service de lutte contre les incendies.

#### Bravoure et sang-froid

Durant le siège, il se distingue par son intrépidité et son sang-froid. Il est partout, tâchant de soulager les souffrances des Belfortains, bravant les flammes pour éteindre les incendies. « *Quiconque l'a vu à un de ces moments-là aura toujours gravées dans la mémoire sa figure impassible et sa taille haute et droite, drapé dans un grand manteau que trouèrent un jour des éclats d'obus* », raconte ainsi un soldat volontaire anonyme<sup>1</sup>.

La paix revenue, il devient conseiller général (1871-1874). En 1872, écœuré par l'injustice qui frappe les défenseurs de Belfort (lire ci-dessous), il donne sa démission de maire de Belfort<sup>2</sup>. Il décède à Paris en 1891 des suites d'un accident de fiacre.

Pour sa conduite durant le siège, il a été promu officier de la Légion d'honneur.

**[www.gallica.fr](http://www.gallica.fr) : *le Siège de Belfort, 1870-1871***

#### Léon Belin (1846-xx)

Avant de devenir lieutenant de la garde mobile attaché à l'état-major du colonel Aristide Denfert-Rochereau, Léon Belin, né à Delle, est juge suppléant (instruction) à Belfort puis, à partir de 1864, substitut à Saverne, puis juge à Wissembourg.

Avocat, il fut aussi bâtonnier de l'ordre à Besançon<sup>2</sup>.

**[www.gallica.fr](http://www.gallica.fr) : *le Siège de Belfort, 1871***

<https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>

## Émile Gluck (1847-1904)

Émile Gluck arrive à Belfort début août avec le 4<sup>e</sup> bataillon de la garde mobile du Haut-Rhin, constitué essentiellement de Mulhousiens.

Il passe plusieurs semaines à Belfort où il est équipé et formé. Il quitte la ville le 2 octobre avec son bataillon pour rejoindre les Vosges avec les troupes du général Albert Cambriels, éphémère gouverneur de Belfort.

Après le repli face aux troupes prussiennes, il fait toute la campagne de l'armée de la Loire et celle de l'Est, commandée par le général Charles-Denis Bourbaki. Parti avec elle secourir Belfort, il vit la terrible retraite qui mène les hommes vers la Suisse par un froid glacial.

Après sa démobilisation, il rentre à Mulhouse où il fait carrière dans l'industrie de la laine peignée. Membre du conseil municipal, il s'investit dans des œuvres sociales et culturelles.

**[www.gallica.fr](http://www.gallica.fr) : le 4<sup>e</sup> bataillon de la mobile du Haut-Rhin, Journal d'un sous-officier, 1908**

## Marcel Poilay (1843-xx)

Ce commis d'agent de change parisien décide en août 1870 de s'engager avec deux amis. Il passe toute la guerre à Belfort, notamment au sein d'une compagnie d'éclaireurs puis au fort des Basses-Perches.

Sorti indemne du siège, il retrouve Paris le 20 mars alors que débute la Commune de Paris et manque d'être touché par une balle. Ayant soif de repos, il se réfugie dans sa famille en Normandie.

Il continue de correspondre avec les amis qui l'ont accompagné à Belfort.

### Un siège qui tue encore après sa fin

« Dans ses lettres, Leroux se plaignait d'avoir, comme à Belfort, froid dans les os ; Georges attrapait bronchites sur bronchites... L'odieuse guerre qui semblait nous avoir épargnés, insensiblement achevait son œuvre et m'enlevait, avant que j'aie pu les embrasser une dernière fois, les amis si chers avec qui, sans jamais un désaccord, nous avons vécu la même vie, partagé les mêmes enthousiasmes, souffert des mêmes déceptions et dont la tendre et solide affection m'avait été un si grand réconfort aux heures de désespérance ».

On sait qu'il refit sa vie en Égypte et que le récit de son expérience à Belfort lui valut le prix Montyon de l'Académie française en 1908.

**[www.gallica.fr](http://www.gallica.fr) : Souvenirs d'un engagé volontaire (Belfort, 1870-1871), 1907**

## Sosthènes de Fornel de la Laurencie (1843-1921)

Ce capitaine d'artillerie formé à l'École polytechnique, en poste à Rennes au moment où éclate la guerre franco-prussienne, arrive le 7 août à Belfort, à la tête de la 1<sup>re</sup> batterie du 7<sup>e</sup> régiment d'artillerie.

La place forte est alors dépourvue d'une artillerie digne de ce nom. Sosthènes de la Laurencie est l'un des principaux artisans de l'immense travail accompli pour rendre les batteries opérationnelles et compléter les défenses de la place.

Après le siège de Belfort, il est blâmé pour avoir utilisé les canons de façon contraire au règlement<sup>3</sup> ; il reste néanmoins dans l'armée, devient chef d'escadron en 1881, puis termine sa carrière d'officier et d'expert en artillerie de forteresse en tant que colonel après de multiples affectations dans les garnisons du très grand est (Clermont-Ferrand, Lyon, Reims).

Il est rayé définitivement des cadres en 1908 après avoir publié plusieurs études techniques de référence. Deux de ses enfants ont embrassé à leur tour la carrière militaire, dont Benoît Léon, général en chef lors de la campagne 1939-1940 qui, comme son père, s'affranchira du règlement militaire pour combattre les Allemands, tentera de rassembler les premières formes de résistance dès août 1940 et sera interné jusqu'à sa libération le 8 juin 1944<sup>4</sup>.

**[www.gallica.fr](http://www.gallica.fr) : Étude technique sur le service de l'artillerie dans la place de Belfort pendant le siège de 1870-1871, 1872**

## François-Joseph Thiault (1845-1924)

Ce soldat mobile de la Haute-Saône est arrivé à Belfort le 20 août 1870. Il a notamment assuré la surveillance des routes vers Mulhouse et participé à des reconnaissances. Affecté au fort de Bellevue, il est ensuite transféré à l'intendance où il s'occupe du bétail, devenant caporal boucher.

En mars 1871, il rentre chez lui et retrouve les Prussiens à Dijon. Le train s'arrête à Gray puis Vesoul où nous arrivons à <https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>

Le 10 mars 1871, l'ennemi chassé et les Prussiens à Dijon. Le train est à Gray, puis Vesoul. On nous amène à 10 heures du soir, impossible de trouver à loger, c'est rempli de Prussiens, et ils occupent tous les hôtels. Après avoir mangé un morceau et bu un verre nous décidons, un camarade et moi, de nous mettre en route à pied à 11 h du soir, sac au dos ».

Le 22 mars, « j'arrive enfin chez moi à 4 h du matin, après avoir fait 30 kilomètres, où je retrouve ma famille, il y avait exactement 4 mois ½ que je n'avais plus de nouvelles ».

Il reprend le cours de sa vie et décède en 1924 à l'âge de 79 ans. Sa famille a retrouvé son journal qui peut être lu en ligne sur un site conçu par Emmanuel Courcelle et Jacques Philippe.

[www.siegedebelfort.info/recit.php](http://www.siegedebelfort.info/recit.php)

## Édouard Thiers (1843-1890)

Né dans la Nièvre, formé à l'École polytechnique, ce capitaine du génie se distingue par sa bravoure pendant le siège. Il a notamment commandé le fort de Bellevue, montrant une ardeur indéfectible face au tir incessant des Prussiens.

Après la guerre, le 18 avril 1871, il obtient la Légion d'honneur et est nommé à Lyon où il achève les fortifications du mont Verdun. Sa compétence n'étant pas reconnue, il quitte l'armée et se lance en politique.

Ce républicain est élu deux fois député du Rhône (1885, 1889). Le Mexique fait aussi appel à lui pour la construction du port de Veracruz. Il meurt de la tuberculose avant d'atteindre ses 47 ans.

Il n'a pas de lien de parenté connu avec Adolphe Thiers

[www.gallica.fr](http://www.gallica.fr) : *la Défense de Belfort, ouvrage écrit avec Sosthènes de la Laurencie sous le contrôle du colonel Aristide Denfert-Rochereau*

## René de Belleval (1837-1900)

Nommé sous-préfet à Montbéliard par l'Empire en juillet 1870, il perd son poste à l'avènement de la République et s'engage dans une compagnie de francs-tireurs. C'est au moment où il part rejoindre dans les Vosges les francs-tireurs de Neuilly que nous le croisons à Belfort, le 16 septembre.

On le retrouve début novembre dans la région de Boron et Delle où il assiste, à distance, à l'encerclement de notre ville.

De retour à Besançon, il repart avec l'armée de secours du général Charles-Denis Bourbaki et subit la retraite vers Pontarlier et l'entrée en Suisse. Il poursuivra ensuite sa carrière dans l'administration préfectorale avant de collaborer dans différents journaux, d'en fonder un et de publier des romans et ouvrages d'historiographie.

[www.gallica.fr](http://www.gallica.fr) : *Journal d'un capitaine de francs-tireurs : campagne de France, 1870-1871, 1872*

## Édouard Doll (1846-1896)

Natif d'Altkirch, Édouard Doll fonde à Mulhouse, peu avant la guerre, une maison de commerce florissante. Comme Émile Gluck, il est appelé à la garde mobile du 4e bataillon du Haut-Rhin.

À Belfort, il est d'abord affecté au bureau de recrutement avant d'être nommé infirmier en chef.

Après le départ de la garnison le 18 février, il s'occupe des blessés restés dans notre ville. « Le 11 mars, samedi, je quitte définitivement Belfort, après avoir évacué le 9 les derniers blessés de notre ambulance. J'étais à Belfort depuis le 21 août 1870 ».

Après la guerre, il retourne à Mulhouse, redevient négociant, entre au conseil municipal et s'implique dans diverses œuvres sociales, notamment la création de colonies de vacances.

[www.gallica.fr](http://www.gallica.fr) : *Journal du siège de Belfort, 1909*

**Il est le héros du siège, celui qui a insufflé à notre ville l'esprit de résistance et lui a permis de tenir bon pendant 103 jours face aux troupes ennemies...**

## Aristide Denfert-Rochereau (1823-1878)

Né dans les Deux-Sèvres, Aristide Denfert-Rochereau étudie à l'École polytechnique puis à l'École d'application du génie à Metz. En 1849, il participe à la prise de Rome et, en 1855, à la campagne de Crimée où il reçoit deux blessures.

De retour en France, il est nommé professeur-adjoint à l'école du génie à Metz, puis occupe la fonction d'ingénieur des ponts et chaussées en Algérie à partir de 1860. Désireux d'être près de la famille de sa femme (originaire de Monthéliard) <https://www.belfort.fr/la-ville-de-belfort/lhistoire-de-belfort/150-ans-du-siege-de-belfort>

ponts et enlascées en 1864 à partir de 1863. Desir d'être près de la famille de sa femme (originnaire de Montbéliard), il demande un poste à Belfort et l'obtient en 1864 : il devient chef du génie et lance la construction du fort des Barres.

Le 19 octobre 1870, devenu colonel, il est nommé commandant de la place de Belfort et met en place un nouveau système de défense, devenant l'âme de la résistance à l'ennemi.

### L'ingratitude en récompense

Après le siège, l'armée ne lui propose qu'un poste sans intérêt, avec la cravate de commandeur de la Légion d'honneur comme lot de consolation. Les propositions d'avancement qu'il a faites pour ses collaborateurs sont toutes refusées. Il décide alors de quitter l'armée pour se lancer dans la politique.

Aux élections de juillet 1871, il est battu dans le territoire de Belfort qui préfère à ce protestant un député catholique ; seule notre ville lui donne une courte majorité. Arrivé en tête dans d'autres départements, il choisit de représenter la Charente.

### Le succès du siège mal vu par d'autres...

Denfert-Rochereau siège dans les rangs des républicains au sein d'une Assemblée nationale dominée par les monarchistes. Reproche vivant à tous les généraux incompetents qui n'ont connu que la défaite, il est durement attaqué ; on lui reproche notamment d'avoir passé le siège terré dans sa casemate, entouré de sa petite cour.

Réélu en 1876, il décède le 11 mai 1878. Il repose dans le vieux cimetière de Montbéliard auprès de sa femme.

### Bibliographie

<sup>1</sup>Soldat volontaire anonyme dans *Guerre de 1870-1871. Impressions et souvenirs du siège*

<sup>2</sup>[haut-de-forme-et-crinoline.org](http://haut-de-forme-et-crinoline.org) :

<sup>3</sup>Roger Boigeol, le Colonel Denfert-Rochereau, bulletin n°69 (1972-1973) de la Société belfortaine d'émulation

<sup>4</sup>Association AZI LA GARANCE / Philippe Carré, *Le capitaine Sosthène de Fornel de la Laurencie commandant l'artillerie du château de Belfort*, Vichy, 2003

Un autre récit du siège a été rédigé par Joseph-Antoine-Aloïse Hild (1845-1914). Professeur au lycée de Vesoul, il se porte volontaire au sein du 4<sup>e</sup> bataillon de la garde mobile de Haute-Saône du 6 août 1870 au 10 avril 1871 et passe le siège au fort des Barres. Il reprend ensuite sa carrière d'enseignant au lycée puis à la faculté des lettres de Besançon puis à Poitiers.

[www.gallica.fr](http://www.gallica.fr) : *Campagne de 1870-1871. Belfort et les bataillons mobiles de la Haute-Saône : examen critique des opérations du siège*

## Revivre le siège... version audio

**Si vous souhaitez vous immerger plus encore, ce feuillet est aussi produit sous la forme d'un podcast.**

> Rendez-vous sur le [Soundcloud de la Ville de Belfort](#) :

### Des ressources

La célébration des 150 ans du siège de la Ville de Belfort a permis de mettre en avant l'histoire de notre ville, de ses habitants mais aussi la richesse des animations culturelles qui ont été imaginées pour l'occasion.

> [Lire la brochure « 103 jours de siège », qui retrace l'histoire du siège de Belfort](#)

> [Bande-annonce de l'exposition « 103 jours, Histoire du siège »](#) :

> [Visionner le feuilleton télévisé réalisé par France 3 Franche-Comté à la Citadelle de Belfort](#) :